46

IMAGES

LES « DIABLES ROUGES »
sur la Sicile (Voir page 10)

DANS CE NUMERO:

SAUVER LA PAIX

par Sir Stafford Cripps

30 millièmes

No. 742 — LE CAIRE (EGYPTE)
28 NOVEMBRE 1943

IMAGES-ACTUALITES

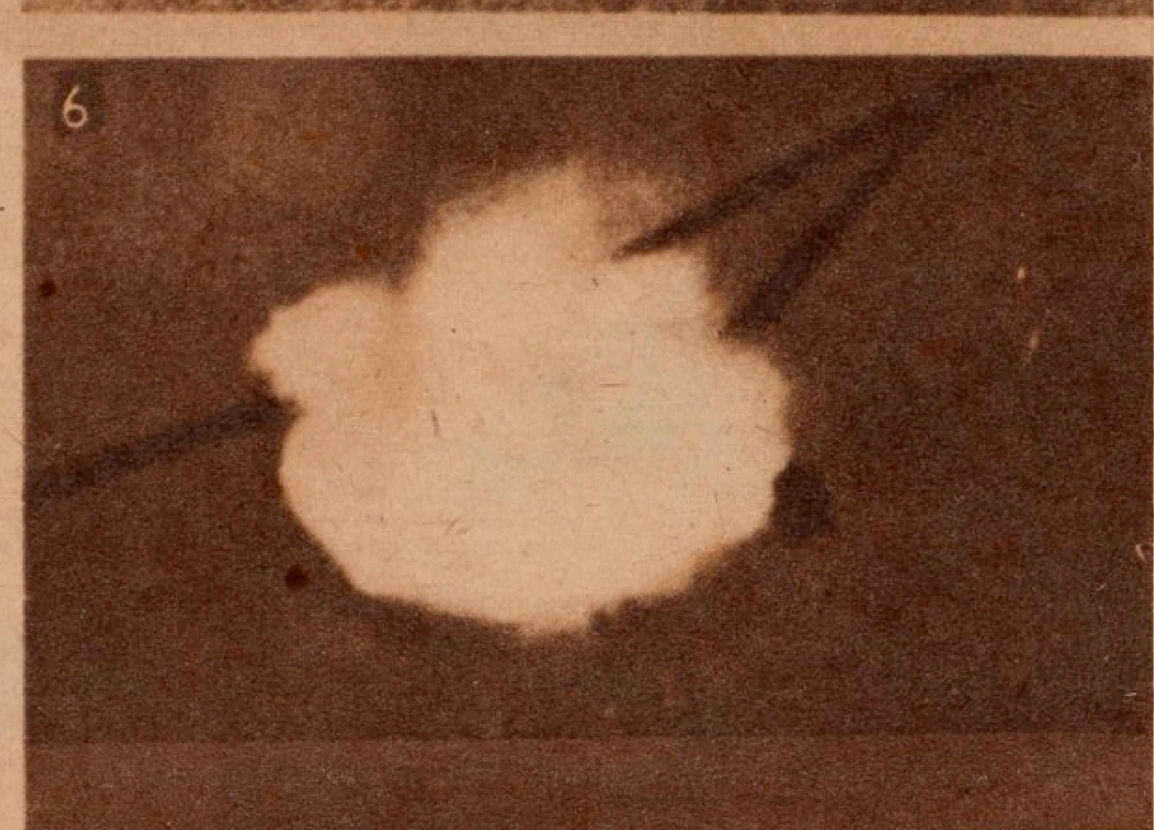






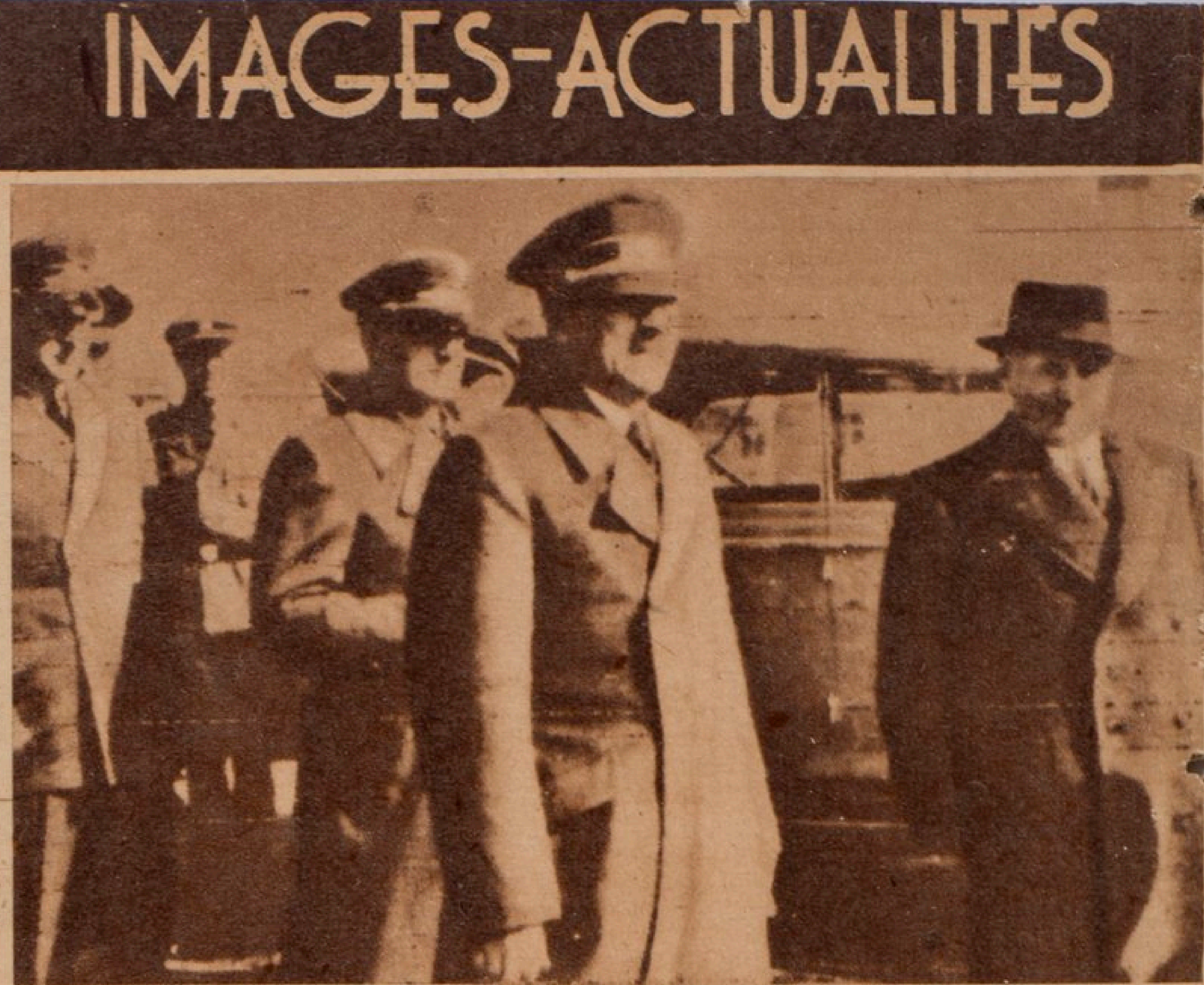






LE FILM D'UN AVION ABATTU

Un des films les plus vivants qui ait enregistré une bataille aérienne a été fait par l'as de l'aviation, le S/L. Mc Iachland, qui est en ce moment prisonnier de guerre. Son film fut pris par le ciné-caméra automatique placé sur son Mustang quand, étant parti en chasse sur la région parisienne, il abattit quatre Henschel 126 et deux JU-88 en dix minutes. Cet appareil installé dans l'aile de l'avion est automatiquement actionné par les mitrailleuses du chasseur. Après chaque bataille, ces films sont projetés devant des spécialistes qui peuvent étudier les tactiques de l'ennemi. Les photos 1 et 2 montrent la destruction du premier Henschel. Les photos 3, 4, 5 et 6, les différentes phases de la destruction du second avion.



MUSSOLINI RENCONTRE HITLER APRÈS SON ÉVASION

Voici la première photo parvenue de Londres de la rencontre de Mussolini et de Hitler après l'évasion de l'ex-Duce de sa prison des Abruzzes. Derrière Hitler, M. Ribbentrop, ministre des Affaires Etrangères du Reich, en uniforme.



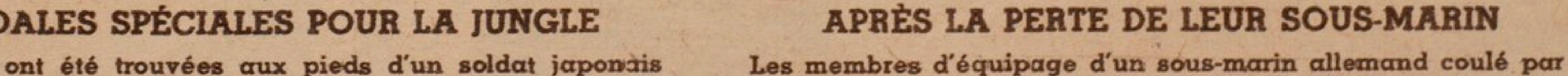
HITLER EXIGE DE NOUVELLES TROUPES HONGROISES

Hitler aurait intimé l'ordre à la Hongrie de renouveler ses efforts par l'envoi de nouvelles troupes sur le front de Russie. A la suite de cet ultimatum, des envoyés hongrois se sont rendus au quartier général du Führer pour entamer des pourparlers. Voici le dictateur nazi en conversation « amicale » avec le délégué hongrois, le général von Csatay.



DES ALLEMANDS TRAVERSENT UN VILLAGE RUSSE EN FEU

Cette photo parvenue de source neutre montre des troupes allemandes traversant un village russe mis en flammes par leurs camarades en retraite devant la poussée des armées russes.



LE RETOUR DE CORDELL HULL

Après avoir représenté les Etats-Unis à la Conférence de Moscou, M. Cordell Hull est retourné à New-York où il fut reçu par M. Roosevelt. Les voici dans la voiture du Président.

UNE NOUVELLE ARME SECRÈTE ?

D'après le « Volkischer Beobachter », les troupes allemandes utilisent actuellement une « nouvelle arme secrète » dont on sait seulement qu'elle consiste en une ombrelle de fer qui protégerait les soldats contre les grenades et que l'on voit ici.



SANDALES SPÉCIALES POUR LA JUNGLE

Ces bottes ont été trouvées aux pieds d'un soldat japonais mort dans la jungle des îles Salomon. Ces chaussures sont portées par ceux habitués à chausser des sandales spéciales où le gros orteil est séparé des autres par une cordelette.



APRÈS LA PERTE DE LEUR SOUS-MARIN

Les membres d'équipage d'un sous-marin allemand coulé par un navire de guerre américain sont recueillis à bord d'un bateau d'escorte de la marine américaine. On les voit ici sur le pont du navire entouré d'officiers navals américains.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Succès locaux

Pour la première fois depuis plusieurs mois, les Allemands ont enregistré des succès locaux dans certains secteurs des fronts européens. Cela commença dans les îles du Dodécanèse, où ils parvinrent à déloger les garnisons alliées de Cos, Léros et Samos. Sur le front russe, leur contre-attaque, au sud du saillant de Kiev, leur valut l'occupation de Zhitomir. Pendant ce temps, en Italie, les armées anglo-américaines n'ont marqué aucune avance importante.

En présence de ces difficultés inattendues, les optimistes qui escomptaient la fin de la guerre pour le mois prochain ont dû passer à un pessimisme également injustifié.

Il nous faut ramener les événements de la semaine écoulée à leur proportion véritable, dans le cadre de la stratégie générale des Alliés en Europe.

•

Cos, Léros, Samos... trois îles parmi les dizaines d'îles disséminées dans la mer Egée. Occupées par surprise, elles sont tombées l'une après l'autre entre les mains des Allemands. Leur perte est certes regrettable, mais elle ne saurait affecter les plans alliés en Méditerranée orientale. Ces îles auraient été d'un secours inestimable pour les Alliés si des bases aériennes pouvaient y être aménagées et si elles étaient facilement accessibles à la navigation. D'une nature montagneuse, elles ne sont pourvues que de petits terrains d'atterrissage. Elles étaient, en outre, particulièrement difficiles à ravitailler, car les navires alliés devaient traverser les eaux ennemies patrouillées par l'aviation allemande, sans avoir eux-mêmes une protection aérienne.

L'occupation de ces îles par les Alliés faisait partie d'un plan plus vaste dont l'exécution est devenue impossible par la reddition aux Allemands de la garnison italienne de Rhodes. Il s'agissait de contrôler cette île en même temps que les trois autres ; l'opération aurait présenté de l'intérêt, comme prélude à un débarquement en Grèce ou en Crète, rendu facile grâce à l'ombrelle aérienne fournie par Rhodes et Cos.

Le petit revers enregistré ces dernières semaines n'est donc que la conséquence normale de l'ajournement des plans initiaux visant Rhodes, comme base principale. Ces mêmes plans pourront être mis à exécution dans un proche avenir, et si à ce moment-là l'attitude turque aura été modifiée, ce qui a été perdu en plusieurs semaines pourra être récupéré en l'espace de quelques jours.

•

En Russie, où les opérations sont plus vitales, nous constaterons que la contre-attaque allemande a un caractère local et n'affecte pas d'autres fronts que ceux du saillant de Kiev et de Krivoï-Rog.

Grâce à l'occupation de Rechitsa, à l'ouest de Gomel, et à la prise de Korosten et d'Ovruch, à l'ouest de Kiev, l'Armée Rouge contrôle actuellement la ligne de chemin de fer qui traverse les marais du Pripet du nord au sud. Les communications entre les divers fronts allemands seront dorénavant difficiles.

Plus au Sud, les Allemands ont amassé des forces mécanisées et blindées pour contrecarrer le mouvement enveloppant russe qui partait de Kiev en direction du sud-ouest. La contre-attaque allemande a eu quelque succès : Zhitomir fut évacuée par les Russes. Aux dernières nouvelles, les colonnes blindées allemandes chargeaient continuellement en direction de Kiev et du Dnieper, mais sans grand succès.

Avec ces nouvelles des fronts russes, on doit noter celle de l'apparition des premiers gels même dans les fronts du sud, fait qui rend aux éléments blindés leur liberté de mouvement et d'action.

•

En Italie, enfin, les difficultés rencontrées par les Alliés ne sont pas l'œuvre des armées allemandes, mais plutôt des obstacles naturels dus à la nature du sol, aux pluies, aux vents, à la boue et à la neige. C'est l'hiver en Italie avec toutes ses difficultés dans les pays montagneux.

Cet hiver, peut-être le dernier hiver de guerre pour la plupart des victimes de l'agression nazie, sera suivi d'un printemps sanglant qui verra aux prises, en Europe occidentale, le gros des forces anglo-américaines avec ce qui restera de l'armée allemande.

•

Les raids dévastateurs de l'aviation anglo-américaine sur l'Allemagne sont le prélude de ces grandes opérations. Ce nouveau barrage d'artillerie a commencé depuis quelques mois déjà. Il eut tour à tour pour objectif les grands centres houillers et métallurgiques de la Ruhr, les chantiers navals, les centres de production vitaux. Aujourd'hui la R.A.F. dirige ses coups sur Berlin, où les explosifs sont déversés par milliers de tonnes.

Les raids terrifiants de cette semaine font partie, comme on le voit, d'un grand plan d'ensemble destiné à ruiner la machine de guerre nazie, en vue de mettre fin à la guerre ou, tout au moins, de réduire au minimum la résistance allemande à l'assaut qui se prépare.

Cette grande offensive aérienne aura sans doute une répercussion profonde sur le moral allemand, répercussion dont les Alliés tireront leur profit, tôt ou tard...

•

Avant de quitter le domaine militaire, nous signalerons à nos lecteurs ce coup audacieux qu'est l'occupation de Makin dans les îles Gilbert. Ce nouveau bond marque l'ouverture d'un second front au Pacifique. Le premier bras de la pieuvre nippone dirigé vers le sud-est est déjà engagé par le général Mac Arthur. Le second bras qui s'étend dans le Pacifique central est aujourd'hui sous le feu allié.

L'attaque des îles Gilbert doit être également considérée dans ses conséquences navales. Une fois de plus, la flotte américaine cherche à engager la flotte japonaise dans une bataille décisive. Les Japonais ne pourront s'y dérober indéfiniment.

•

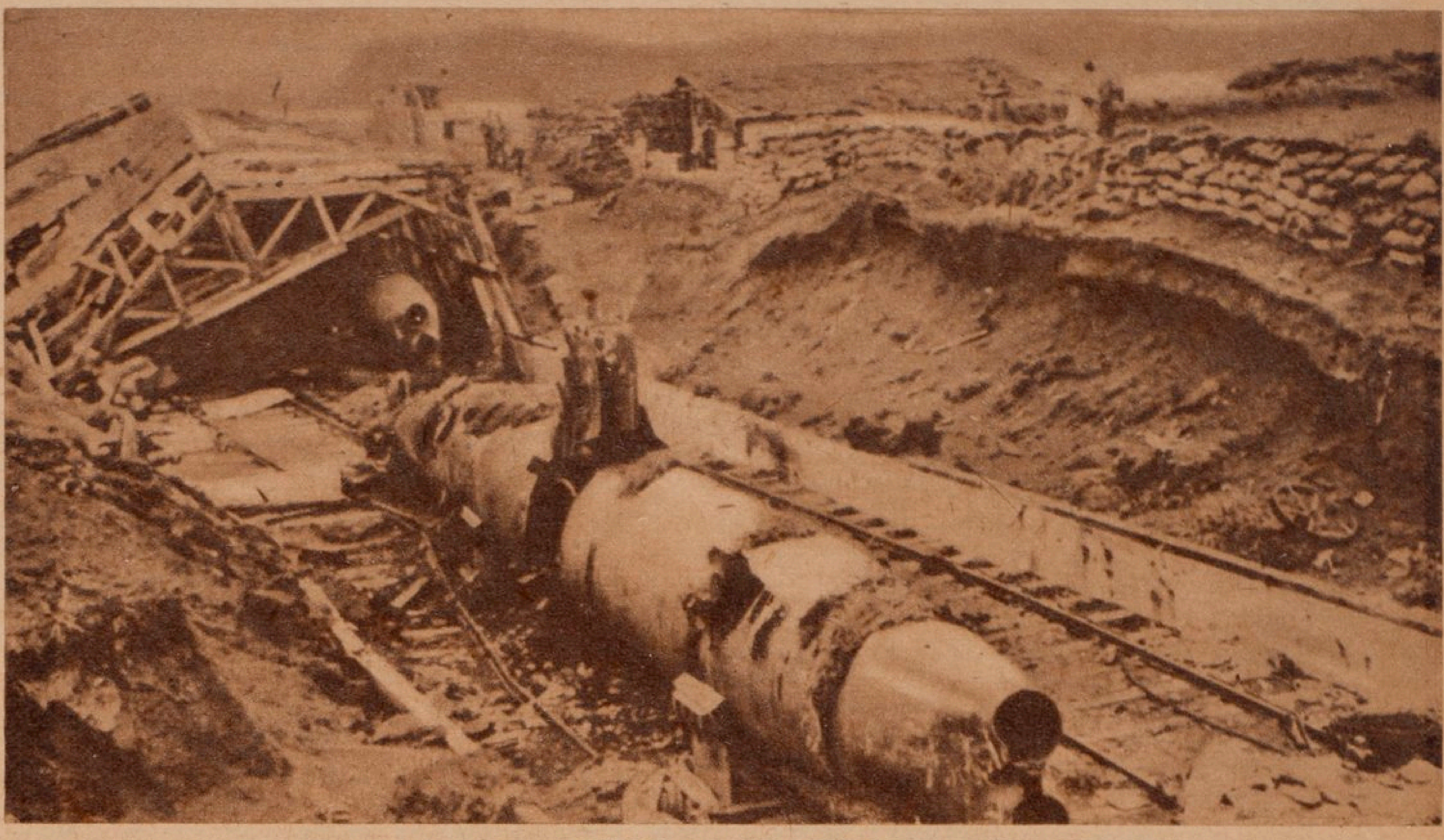
Le calme qui règne dans le monde politique et diplomatique est le prélude d'événements importants. A Washington, Londres et Moscou, les chancelleries préparent la Conférence qui doit solutionner les problèmes de la guerre et de l'après-guerre.

Dans la capitale soviétique, M. Bénès, président de la Tchécoslovaquie, négocie un traité d'alliance entre son pays et l'U.R.S.S. Ce voyage longtemps différé de M. Bénès indiquerait que la Conférence de Moscou a résolu le problème de la Fédération des petits Etats européens dont quelques-uns sont limitrophes de la Russie. Il est à espérer que ce premier pas vers le retour aux relations normales et amicales entre la Russie et ses voisins sera suivi d'un rétablissement des relations diplomatiques entre l'U.R.S.S. et la Pologne.

•

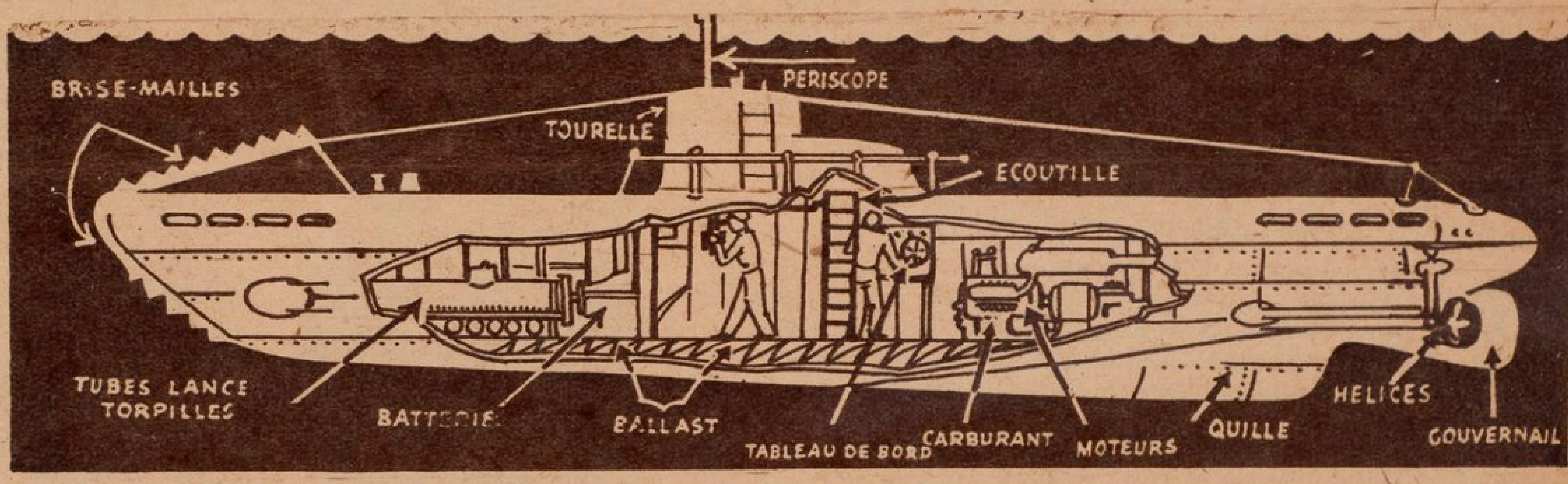
Le discours annulé à la dernière minute du maréchal Pétain a fait couler beaucoup d'encre. On a parlé d'une scission entre Pétain et Laval, d'un conflit entre Pétain et les Allemands, et même de la démission du maréchal. Quelle que soit la réalité, il semble bien que le pouvoir effectif en France soit détenu par les Allemands et Laval. On peut en conclure que la situation intérieure en France ne sera pas considérablement affectée par le départ du vieux maréchal.

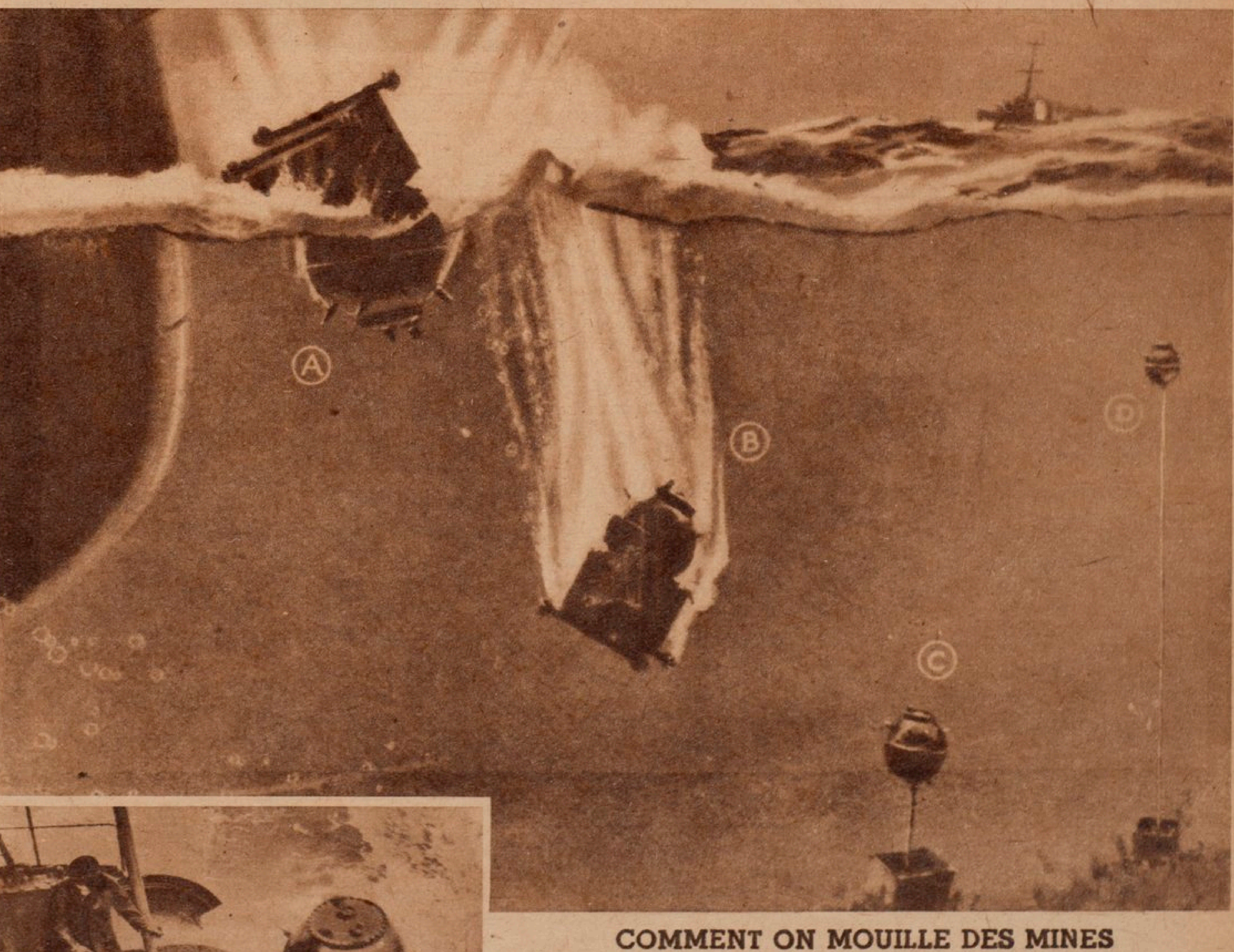
Au Liban, enfin, des mesures ont été prises pour revenir à la situation constitutionnelle normale. Le chef de l'Etat et les membres du gouvernement légal ont été rétablis dans leurs fonctions. M. Helleu a été rappelé à Alger. Les autres questions sont à l'étude et ne tarderont pas, croyons-nous, à recevoir une solution satisfaisante, conforme aux accords internationaux. — J. A.



LES « SOUS-MARINS » DE POCHE EN ACTION

C'est dans le Pacifique — au moment de l'agression japonaise contre Pearl Harbour — que l'existence des « sous-marins de poche » fut révélée pour la première fois. Les Nippons avaient gardé secrète sa construction et c'est grâce à la nouveauté de cette arme qu'ils réussirent à remporter quelques succès initiaux. Ces submersibles firent grand bruit à l'époque et furent même présentés par la propagande axiste comme une sorte de torpille vivante. Il n'en était rien. Et les « sous-marins de poche » sont devenus monnaie courante — si l'on peut dire — dans les flottes alliées. On se souvient, en effet, que deux de ces submersibles appartenant à la Royal Navy endommagèrent dernièrement le « Von Tirpitz ». Le « sous-marin de poche » britannique est-il une exacte réplique du submersible japonais ? L'Amirauté britannique n'a donné, jusqu'ici, aucun détail sur sa construction. Mais on sait, par de récentes déclarations du colonel Knox, que les petits sous-marins japonais ont un équipage de deux hommes, qu'ils mesurent 12 mètres de long et ont une vitesse horaire de 24 nœuds. Son rayon d'action est de 350 kilomètres, c'est-à-dire qu'il peut tenir la mer pendant huit heures environ sans refaire le plein. Le schéma que nous publions ci-dessous montre les détails de ce sous-marin. On remarquera le brise-maille installé sur l'avant et qui sert à briser les mailles des filets métalliques qui protègent les ports, permettant ainsi au submersible d'approcher son objectif de très près. Quant à la photographie publiée ci-dessus, elle montre deux submersibles « nains » trouvés par les Américains à Kiska. Ces sous-marins roulent sur des rails qui les mènent vers leur hangar.





COMMENT ON MOUILLE DES MINES

Mouiller des mines dans les eaux ennemies est devenu aujourd'hui une pratique courante, et que le mouillage soit fait par avion ou par un navire, le procédé est extrêmement efficace. Le voici expliqué en détail par ces deux photos. Notre photo ci-contre montre la mine en train d'être véhiculée sur le bord du parapet pour être jetée dans la mer. Dans la photo ci-dessus, on voit : a) l'engin attaché à un coussinet en train de plonger ; b) la chute verticale jusqu'aux profondeurs ; c) le coussinet se fixe au sol sous-marin tandis que la corde liée à la mine commence à se dérouler automatiquement ; d) la mine monte jusqu'à une certaine hauteur au-dessous du niveau de la mer, menaçant tout navire qui viendra y buter.

SAUVER LA PAIX

J'ai remarqué récemment avec quelque peine une tendance croissante dans notre pays à envisager l'avenir avec un certain degré de désespoir et presque d'amère désillusion.

Le sentiment confiant qui s'est manifesté tout au long des trois dernières années que nous ne retournerions jamais aux conditions d'avant-guerre, et qu'il se produirait des changements fondamentaux et des progrès marqués, paraît s'affaiblir, juste au moment où les perspectives de la fin de la guerre commencent à se matérialiser.

Le doute se répand et à certains signes on aperçoit que des intérêts égoïstes se préparent fébrilement à construire le futur sur le moule du passé. Et il ne semble pas que ces nouveaux faits doivent amener une violente réaction de la part de ceux qui étaient naguère si confiants dans un progrès imminent.

En fait, il est très courant en ces jours d'entendre les avocats les plus dévoués au progrès exprimer l'opinion qu'« ils » n'exécuteront jamais réellement la promesse d'une nouvelle Grande-Bretagne ou d'un nouveau monde.

Que veut-on désigner si mystérieusement par « ils » ? « Ils » n'est pas le langage de la démocratie, ni même de la lutte des classes ! « Ils », c'est le langage de la dictature et du défaitisme.

Nous devons chasser de notre démocratie tout complexe d'infériorité et dire ce que « Nous » voulons et ce que nous ferons, ou insister sur ce qui doit être fait. Mais, afin de réussir à faire faire ce que nous voulons, nous devons comprendre non seulement les problèmes de l'avenir, mais aussi les leçons du passé.

Cette guerre n'est malheureusement pas la première grande guerre que le monde ait connue, pas plus qu'elle n'est la première guerre ayant un caractère révolutionnaire. En fait, aussi loin que nous remontions dans notre histoire, l'inflexibilité de notre structure sociale, à la fois sur le plan national et international, a été si grande qu'elle s'est toujours montrée incapable d'une adaptation suffisamment rapide aux circonstances.

En ce sens, comme toutes les grandes guerres sont en réalité des mouvements dynamiques de progression ou de régression sociale et économique, et que ces derniers sont caractérisés par l'exercice de la force, elles peuvent être considérées comme révolutionnaires.

Pendant ces périodes de lutte révolutionnaire dans le passé, nous avons enregistré un urgent désir de changement durant le cours de la guerre, et nous avons vu ce qui en est advenu une fois que les hostilités ont cessé.

Une étude de ce cycle d'événements dans les précédentes guerres peut nous indiquer ce que nous devons faire dans les derniers stages de cette guerre-ci, si nous voulons que les espoirs de changement engendrés par nos épreuves communes passent dans le domaine des réalités, au profit des masses du monde entier.

UNE UNION PROVISOIRE

Nous ne devons pas être trompés par les manœuvres de ceux qui chercheraient à sauvegarder leurs richesses ou leurs privilèges. L'**union** apparente à l'heure du péril, quand la nation tout entière, en chacun de ses membres, est nécessaire au salut du pays, n'implique pas nécessairement que ce même accord existera lorsque le moment du péril sera passé.

Revenons sur les pages de l'histoire passée pour apprendre, si nous le pouvons, la leçon de ce que nous devrions faire si nous voulons réaliser une paix vraiment progressive.

Une de nos plus brillants auteurs anglais nous a donné un nom pour désigner le passage de l'universelle camaraderie de la guerre à la lutte pour des avantages locaux, durant la paix. M. Winston Churchill l'a appelé après la dernière guerre le « sortilège rompu ».

La réaction politique de la paix a presque toujours été marquée par ce glissement de l'idéalisme de l'effort commun, engendré par la guerre, à un renouvellement de la lutte interne entre le progrès d'une part et la réaction de l'autre.

Le danger de la défaite et l'obligation du service une fois éloignés, les anciennes différences entre les classes ou les sections de la communauté sont toujours revenues pour détruire l'unité cimentée par la guerre.

Le sortilège s'est créé d'autant plus facilement que les horreurs de la guerre nécessitaient quelque idéalisme les compensant, quelque espoir pour justifier la destruction d'une belle jeunesse. L'on cherche à s'évader dans la rêverie d'un futur heureux, et ils sont peu ceux qui, à l'heure du danger, ont le cœur de détruire leurs illusions.

Ainsi en fut-il au cours de la dernière grande guerre. Des hommes d'Etat éminents renforcèrent ce sentiment de la nécessité d'un changement fondamental. En septembre 1914, M. Lloyd George parlait en ces termes au Queen's Hall à Londres :

« Le peuple gagnera plus par cette lutte dans tous les domaines qu'il ne peut le soupçonner au moment présent. Il est vrai qu'il sera affranchi de la plus grande menace à sa liberté. Ce n'est pas tout. Il y a quelque chose d'infiniment plus grand et plus durable qui est en train de surgir déjà de ce vaste conflit : un nouveau patriotisme, plus riche, plus noble et plus exalté que l'ancien. Je vois parmi toutes les classes une tendance à dépouiller tout égoïsme et à reconnaître que l'honneur du pays ne dépend pas simplement du maintien de sa gloire sur le champ de bataille, mais aussi de la protection de ses foyers de la détresse. Le grand étalage de luxe et la nonchalance qui ont submergé cette terre sont en train de disparaître. Une nouvelle Grande-Bretagne est en train d'apparaître. »

Cela avait été dit au début même de la guerre, mais comme le temps passait et que les dangers s'accroissaient, et avec eux la nécessité d'un effort de plus en plus grand de la nation, la « grande illusion » obscurcissait encore plus les esprits. Elle atteignit son plus haut degré juste après l'armistice de 1918, dans un discours qui a été depuis si souvent et si amèrement évoqué. Le 25 novembre 1918, à Wolverhampton, le Premier Ministre d'alors brossa ce brillant tableau du monde rêvé :

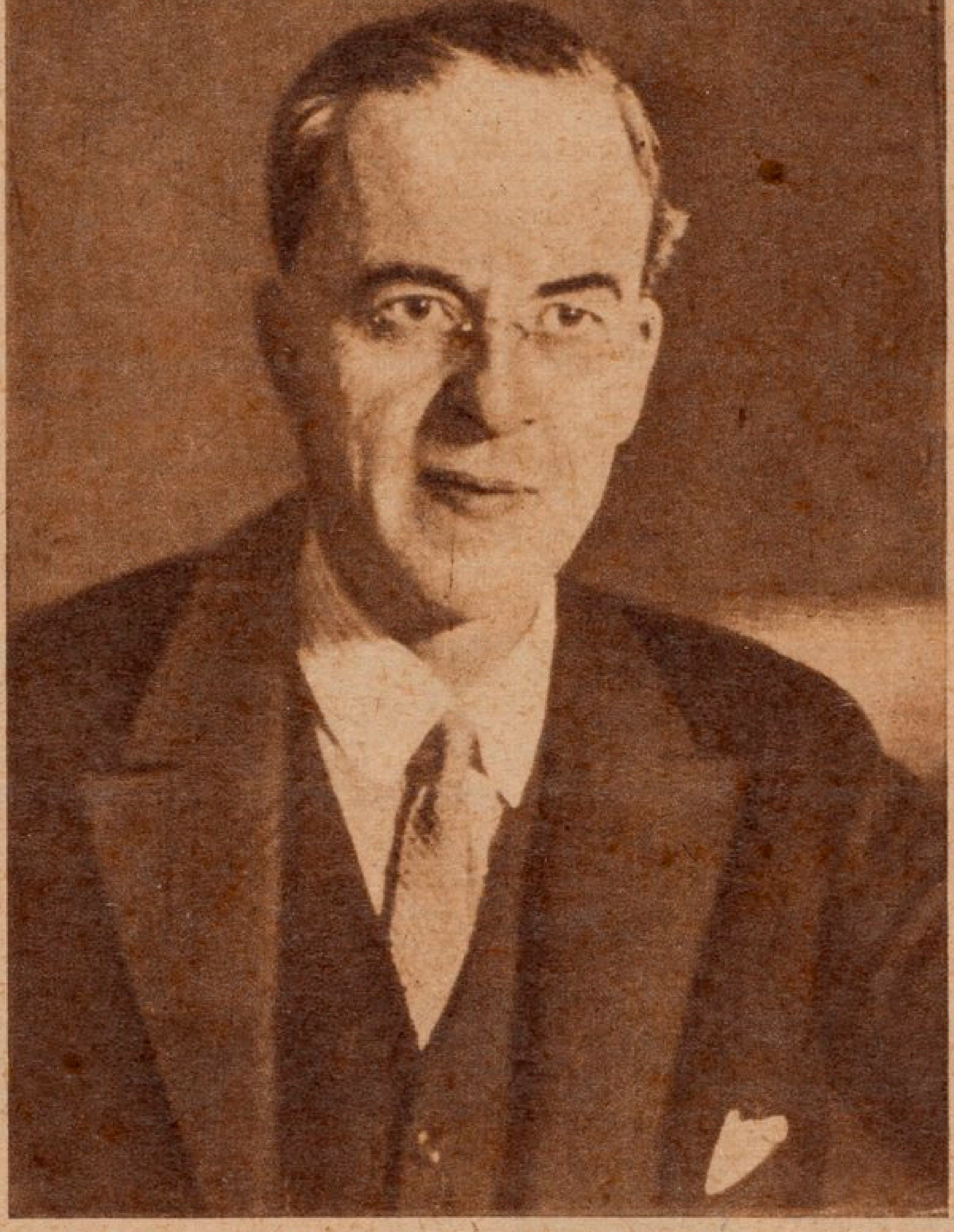
par SIR STAFFORD CRIPPS

Sir Stafford Cripps a prononcé un discours à l'Université d'Aberdeen à l'occasion de son élection comme recteur par les étudiants. De ce discours qui contient les vues de l'important homme d'Etat anglais sur la question de la paix, nous avons extrait l'essentiel. Les objectifs de la paix sont désormais clairs. Pour les atteindre, il suffit de s'inspirer des leçons du passé.

« Le pays réalise en une certaine façon qu'il n'a jamais fait auparavant tout ce qu'il devait aux citoyens qui habitent dans les plus humbles maisons... Sans ces millions d'hommes, qui vinrent des foyers les plus modestes offrir leur vie à l'autel de la patrie, l'Empire britannique aurait été balayé, et en ce moment nous aurions été les valets des maîtres les plus arrogants qui soient... Quelle est notre tâche ? Faire de la Grande-Bretagne un pays fait pour ses héros... Il n'y a pas de temps à perdre. Je veux tirer parti du nouvel état d'esprit. »

L'OCCASION PERDUE

Ce que M. Lloyd George omit de voir, c'était que l'occasion avait été déjà perdue, le temps avait déjà passé, et le nouvel esprit de sacrifice commun était déjà étranglé par les



vieilles forces de réaction internes qui relevaient rapidement la tête une fois le danger passé.

Il en était de même en Amérique. L'encre de l'armistice n'était pas encore sèche que le sénateur Lodge faisait entendre la voix de l'isolationnisme... Sur le plan intérieur, la déception ne fut pas moins lente à venir.

Et cependant, laissez-moi vous exposer, en me servant d'une citation de M. Churchill, l'occasion qui, après la dernière guerre, s'offrait aux hommes d'Etat :

« En cette soirée de novembre, les trois hommes d'Etat qui étaient à la tête de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France paraissaient être les maîtres du monde... Il n'y avait rien de sage, de juste et de nécessaire sur quoi ils ne pouvaient tomber d'accord... mais les jalousies, les factions, les revanches gagnaient chaque jour du terrain... Une immense fatigue dominait l'action collective. »

Aux Etats-Unis, la fatigue de la guerre, une façon soupçonneuse de considérer l'Europe, un sentiment de désillusion s'emparèrent de tout le pays.

Le vieux plaidoyer pour la paix et l'inaction fut entendu de nouveau. « Nous avons été secoués au delà de toute endurance et nous avons besoin de repos », écrivait un Anglais éminent.

La tranquillité était le slogan avec lequel M. Bonar Law obtint son élection en 1922, et le président Harding employa le même argument dans sa campagne présidentielle de l'autre côté de l'Atlantique : « L'Amérique actuelle n'a pas besoin de héros, mais de pansement ; pas de révolution, mais d'une restauration ». Nous savons aujourd'hui où a mené cette attitude.

Mais bien qu'une grande occasion fût manquée, bien que la « grande illusion » fût déçue, ce serait une erreur de ne pas tenir compte de certains facteurs qui n'auraient jamais eu lieu sans la guerre. Une grande nation fut reconstruite en Russie et une autre en Chine. Il y eut d'énormes progrès dans le domaine scientifique. Le rythme de la vie sociale fut accéléré. Dans de nombreux pays, les femmes obtinrent leur émancipation.

Toutefois, tous ces facteurs réunis ne suffisaient pas à compenser les pertes ou à satisfaire les espoirs que le monde avait formés à la suite des immenses sacrifices qu'il avait consentis. Quelques mois ne s'étaient pas écoulés que le mécontentement et la désillusion avaient gagné les cœurs et que le monde était secoué à nouveau par la lutte des classes, tandis qu'une politique extérieure incertaine et vacillante était la manifestation externe de nos doutes et de nos hésitations, jusqu'au moment où nous nous trouvâmes finalement incapables de nous organiser dans un monde nouveau et plus vaste.

Nous approchons maintenant, une fois de plus, une de ces périodes critiques d'espoir qui s'épanouit au jour dans chaque grande guerre, comme la perspective de la victoire finale commence à poindre à l'horizon.

Le peuple a le sentiment que quelque chose de meilleur et de plus heureux sortira des horreurs de la guerre, que le prix de souffrances que le monde est en train de payer assurera quelque changement fondamental et profond dans la condition de l'homme et de la femme.

Ainsi le monde avait formé des espoirs dans le passé, mais ces espoirs furent en très grande partie déçus.

Nombre de ceux qui suscitèrent la grande illusion autrefois étaient absolument sincères dans leurs espoirs et leurs désirs, mais, au moment critique, quand ils cherchèrent à mettre ces désirs à exécution, les forces d'opposition étaient trop fortes.

LES CAUSES DE L'ÉCHEC

Cela, je pense, était dû à deux principales raisons. Les forces de progrès n'ont pas su battre le fer quand il était chaud. Le moment idéal pour créer l'accord sur les plans d'après-guerre, c'est pendant la guerre même, quand l'atmosphère de coopération est forte. Attendre que les hostilités aient cessé, que les forces coalisées en présence du danger commun se relâchent, il n'est de pire erreur. Au surplus, ces forces sous-estimèrent l'appui qu'elles gagneraient du peuple dans un audacieux programme de changement.

Il y eut de nombreuses voix pour préconiser les remèdes qui empêcheraient la progression du mal. Et ceux-ci furent d'autant plus nombreux que chaque section ou chaque groupement s'attachait à découvrir son propre remède plutôt que celui qui serait capable de servir la cause du progrès tout entière.

Il était vital que toutes les forces de progrès soient rassemblées pour vaincre la réaction, mais les différences idéologiques les empêchèrent de s'unir dans une action commune. Elles sous-estimèrent aussi — jusqu'au moment où ce fut trop tard — la puissance de l'opposition qu'elles rencontreraient. Le fait qu'une telle opposition travaille souterrainement durant le développement de la guerre est de nature à faire croire que les dirigeants furent de mauvaise volonté, car ils ne surent pas saisir l'occasion au moment opportun.

Depuis la dernière guerre, cependant, notre démocratie fait de grands progrès. Toutes les classes sont devenues, sur le terrain politique, plus conscientes de leur rôle, et elles ne peuvent plus être trompées par des formules creuses. L'éducation est la grande arme de la démocratie, et elle fait des pas de géant au cours des dernières années.

Mais un facteur encore est susceptible de s'opposer au contrôle des développements d'après-guerre par le peuple. Cette guerre, plus que celles qui l'ont précédée, a affecté les habitants de ce pays. Toute la population en a été éprouvée. Le pays tout entier sera las à la fin du conflit et il sera plus difficile que jamais auparavant d'amener la nation à réaliser à quel point son pouvoir démocratique est nécessaire pour empêcher un nouveau désastre.

Notre vigueur intellectuelle et physique seule pourra nous détourner de cette tendance à un repos prématuré. C'est pour cette raison que la jeunesse de notre pays aura un si grand rôle à jouer dans l'élaboration de notre propre avenir.

UNE PAIX DYNAMIQUE

Comme l'a dit le maréchal Smuts, la paix aussi bien que la guerre doit être dynamique. La paix comme la guerre doit nous permettre de nous affranchir de situations intolérables.

Nous, Anglais, avons choisi, et choisi délibérément, les procédés de changement démocratiques, lesquels comportent leurs inconvénients et leurs retards, mais que nous croyons capables d'exprimer la volonté de la nation.

Nous approchons maintenant d'une de ces rares et grandes épreuves du pouvoir de notre démocratie. Pourra-t-elle empêcher l'enchantement créé par la guerre d'être rompu ? Pourra-t-elle faire en sorte que les espoirs, les aspirations, les désirs de la masse soient efficaces contre les intérêts de la réaction et l'apathie résultant de la fatigue de la guerre ?

Cette fois-ci, au moins, nous sommes prévenus des dangers de l'apathie. Néanmoins, nous pouvons non seulement piétiner dans la voie du progrès, mais encore subir un grave recul démocratique. Le totalitarisme vaincu est susceptible, comme la Révolution française l'a fait, d'influer sur les formes et les idées de notre démocratie, à moins que nous ne soyons conscients du danger.

La guerre a provoqué le développement de nombreux moyens de coopération politique et économique. Ceux-ci ont été employés au nom de l'efficacité nécessaire à la victoire. Ce même effort et cette même ingéniosité, nous devons les manifester dans la paix. Les besoins de la paix sont nombreux : des liens plus étroits et une coopération plus grande entre les Nations Unies ; une économie mondiale basée, non sur la pénurie et la famine, mais sur l'abondance et le bonheur, et surtout un degré de sécurité effective tel que le monde puisse se livrer sans aucune inquiétude aux activités fécondes de la paix.

Mais, par-dessus tout cela, il y a aussi le besoin d'une meilleure condition de vie pour le peuple de tous les pays du monde. Cela peut et doit être fait. Nous possédons la capacité productive si nous voulons l'employer, mais nous devons décider dans l'intérêt de qui cette puissance de production sera utilisée à la fin de la guerre.

BOMBES SUR L'ALLEMAGNE



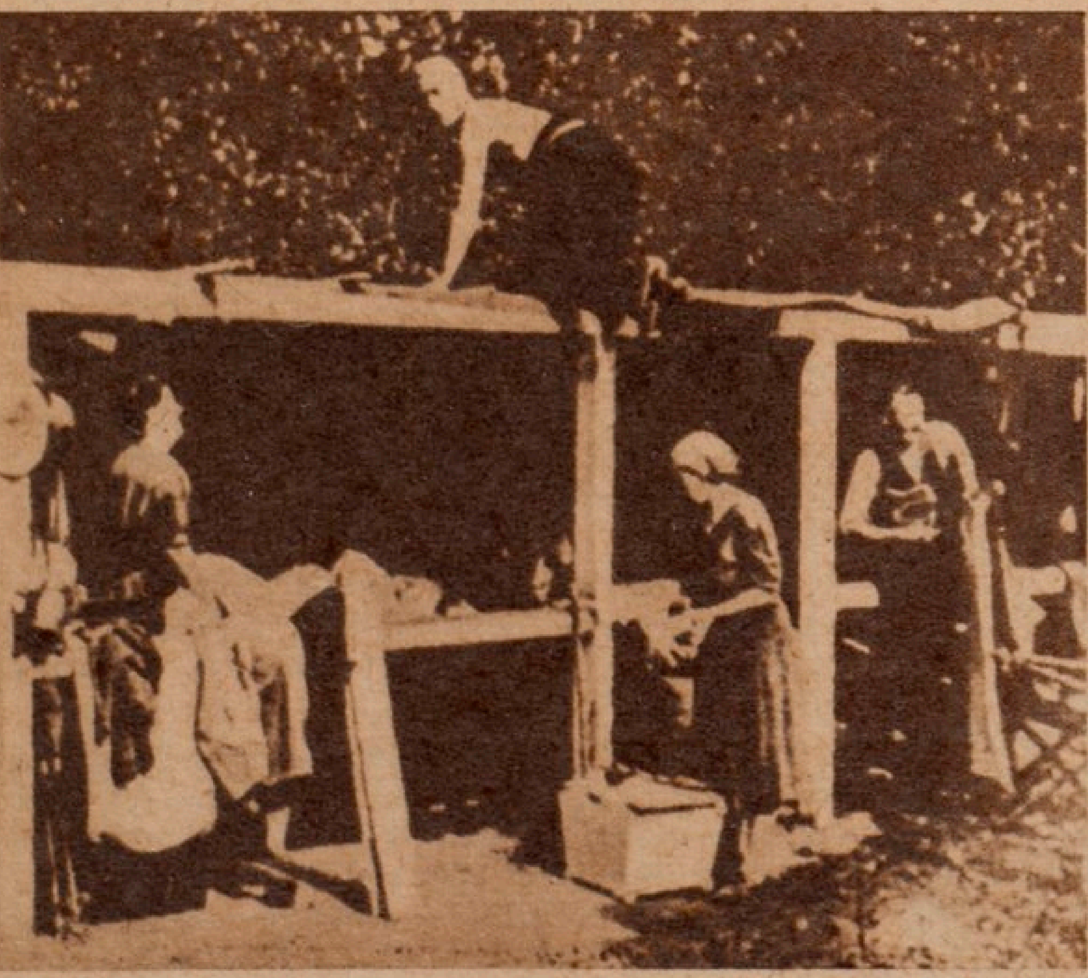
Dans un quartier berlinois, après le raid intense qui fut exécuté en septembre dernier sur la capitale, 1.000 tonnes de tombes ont été jetées en l'espace de vingt minutes. Les habitants dont les demeures ont été détruites prennent leurs repas en pleine rue. Dans l'arrière-plan, on remarque encore les traces de l'incendie qui dévora la maison.



Dans son discours du 9 novembre, M. Churchill a déclaré : « Nous avons infligé des dégâts considérables aux villes allemandes qui sont des centres de production importants. Notre action a entravé l'effort de guerre allemand et porté atteinte au moral allemand ; ce qui, combiné à d'autres coups, pourrait bien être le prélude d'événements décisifs dans le conflit mondial. » Depuis, cette « sorte de second front » — suivant l'expression de Staline — a été intensifié et, après quelques jours d'accalmie relative, la grande offensive aérienne vient de recommencer au-dessus de l'Allemagne. La R.A.F. aidée par l'aviation américaine — opérant de Grande-Bretagne et des bases méditerranéennes — rendent à Hitler des visites quotidiennes, et Berlin qui a subi cette semaine son plus fort raid de la guerre en a senti tout le poids. Plus de 2.300 tonnes de bombes explosives et incendiaires ont été jetées sur la capitale germanique, causant d'effroyables ravages. Dans un discours qu'il a prononcé il y a quelques jours, Sir Arthur Harris, chef du commandement de bombardement, a dit qu'il y avait en Allemagne 30 objectifs militaires vitaux, et qu'une fois ces centres détruits, la guerre aérienne pourrait être considérée comme gagnée. Nous ne pourrons, évidemment, connaître ces 30 objectifs. Contentons-nous donc, pour le moment, de cette carte qui montre les différents centres importants de l'Allemagne, sur lesquels les aviations alliées sont en train de s'acharner. L'air chief-marshal Harris a promis également — dans le même discours — que les raids sur l'Allemagne seront de plus en plus intensifiés, car, dit-il, « chaque bombe qui tombe sur le territoire de Hitler économise la vie de dix hommes lors du grand débarquement qui marquera l'ouverture du second front ». La réalisation de la promesse ne s'est pas fait longtemps attendre, comme on l'a constaté cette semaine, et l'on comprend bien pourquoi Hitler a décidé d'inscrire sur sa « liste noire » le nom de Harris — auteur des « raids terroristes ».



Fuyant les raids alliés qui se répètent de plus en plus, les civils ont commencé depuis quelques mois à évacuer Berlin. On voit ici quelques familles transportant leurs effets, les uns au bout du bras et d'autres, au second plan, sur une voiturette d'enfant, et quittant la capitale nazie.



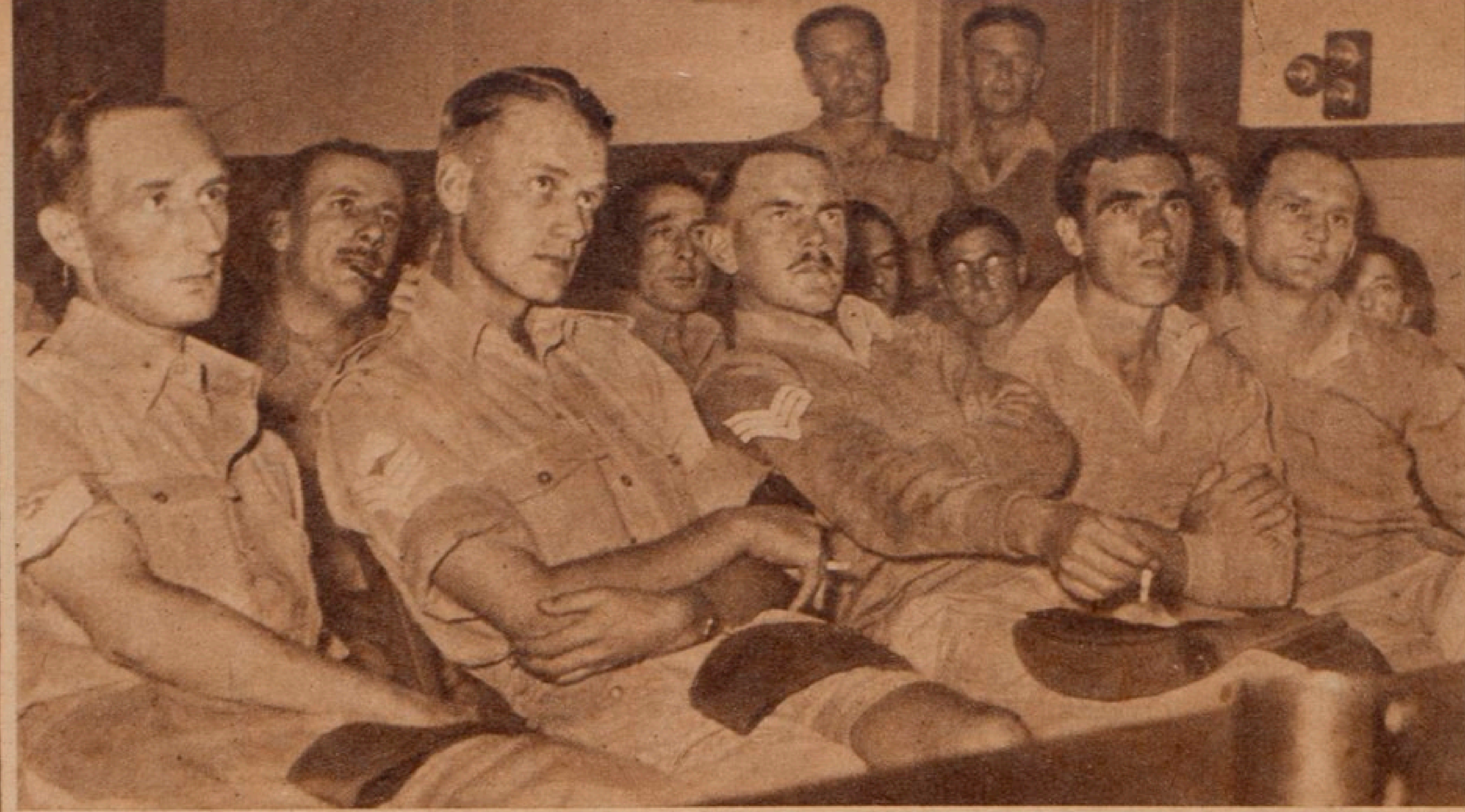
Moins fortunés, ces Berlinois se sont simplement réfugiés à la campagne. Là ils ont construit de petites cabanes à l'intérieur desquelles ils se sont retirés.



Ci-contre : Après le passage de la R.A.F. sur Hanovre. Presque la totalité des maisons paraissant dans cette photo prise le lendemain ont été détruites ou incendiées. Les rues sont toutes désertes. La ville semble morte.



Les membres féminins des forces auxiliaires ont, elles aussi, des questions à poser. Voici une A.T.S. faisant sa demande.



L'auditoire est extrêmement attentif aux déclarations de M. Alexander Werth.



« Que comptent faire les Russes des responsables des crimes de guerre ? » demande un sergent à M. Alexander Werth.

M. WERTH, QU'AVEZ-VOUS VU EN U.R.S.S. ?

A. Werth répond aux questions des militaires alliés

Alexander Werth, qui est à la fois un journaliste et un auteur très connu, a été correspondant de guerre en Russie Soviétique pendant ces deux dernières années et il passe son premier congé au Caire. Avant de partir pour la Palestine où il va terminer son second ouvrage sur la guerre russe, il a fait une série de causeries pour les troupes alliées. « Images » a saisi l'occasion d'une de ces conférences, pour y déléguer un de ses collaborateurs et un reporter-photographe afin de donner à ses lecteurs un témoignage direct sur la vie d'aujourd'hui en U.R.S.S. Des soldats ont posé les questions sur les sujets qui les préoccupaient. Aucune n'a été éludée.

Alexander Werth : Quand j'ai quitté Moscou à destination du Caire il y a quelques jours par la voie des airs, les premières neiges avaient transformé les rues en marécages boueux et donnaient à l'édifice du Kremlin l'apparence d'un palais de contes de fées. Des salves de canon célébraient une grande victoire après l'autre et nous regardions les feux d'artifice tirés à l'occasion de la chute de Zitomir.

Que vous dire de ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai constaté ? Tout d'abord les vivres sont toujours insuffisants si on les compare au niveau cairote, mais aujourd'hui chaque pouce de terre dans Moscou et autour de Moscou est un petit potager.

Bien que la plupart des gens se promenant dans les rues paraissent pâles et fatigués, ils sont animés d'une solide confiance. La Russie n'a tenu en échec le colosse axiste qu'au prix de sacrifices énormes. Chaque famille pleure un fils ou un père. La nation entière a traversé des épreuves qu'aucun autre pays n'aurait été capable de subir.

Lorsque les Allemands étaient à portée de canon de Moscou durant les sombres jours de 1941, les hommes et les femmes (certains de ces combattants étant des vétérans de la Révolution d'Octobre, et d'autres de jeunes étudiants) garnirent leur ceinturon de puissantes grenades et se mirent en travers de l'avance des tanks nazis.

Dans le ciel gris de Léningrad, des pilotes russes du « suicide » éperonnaient les bombardiers ennemis qui venaient lâcher leurs bombes. Aujourd'hui, cette période de guerre héroïque livrée avec des moyens de fortune est terminée. Grâce à ces hommes et à ces femmes qui eurent foi par-dessus tout en l'Union Soviétique, et à leurs sacrifices, la Russie a édifié une puissante et implacable machine de guerre.

Nous devons regarder notre grande alliée telle qu'elle est réellement : une nation de gens simples, travaillant dur, généreux et qui recherchent sincèrement une solide alliance avec la Grande-Bretagne. La Russie a besoin de paix pour reconstruire ses villes détruites ; son peuple a besoin de paix pour panser ses blessures et trouver une compensation à ses immenses sacrifices. (Applaudissements prolongés).

Le président, un jeune sergent qui fut blessé à El Alamein, invite les auditeurs à poser des questions. Plus elles seront franches, dit-il, mieux ce sera, mais évitez qu'elles soient longues.

Le caporal Jones, un mineur de la ville de Civvy, prend le premier la parole : **« Je voudrais savoir,** demande-t-il, **ce que les Russes pensent de notre retard à ouvrir un second front ? »**

Alexander Werth : Aujourd'hui que les armées rouges avancent en direction de la Pologne et qu'elles libèrent chaque grande ville sur leur passage, les Russes ne ressentent pas le besoin immédiat, comme il y a dix-huit mois, de l'ouverture d'un second front. Ce n'est plus pour eux une question de vie ou de mort.

M. Vichinsky m'a dit qu'il préférerait que les « feuilles tombassent en automne, mais que si elles tombaient au printemps ou même en été, elles seraient les bienvenues ». Actuellement, le Second Front est une considération purement humanitaire. Il mettrait fin à la guerre en quelques mois, sinon en quelques semaines. En dehors des millions de Polonais, de Slaves, de Grecs qui meurent de faim en Europe occupée, il y a des centaines de milliers de Russes en captivité.

Le peuple soviétique se rend compte également de l'aide précieuse que les fournitures alliées apportent aux civils et à l'armée. Près d'un quart de million de véhicules de provenance alliée ont facilité la marche en avant des troupes russes. Les boîtes de conserves américaines sont joyeusement désignées sous le nom de « second front ».

Le troupier Lawson, qui quitta l'Université pour s'engager dans l'armée en 1939, pose ensuite la question suivante : **« Les Américains exercent-ils une pression sur la Russie pour qu'elle attaque le Japon ? »**

Alexander Werth : Peu de gens en Russie pensent que l'état actuel des choses puisse persister, autrement dit que l'U.R.S.S. et le Japon n'entreront pas en guerre. La Russie tient la clé de la guerre sur le front extrême-oriental avec sa puissante armée de l'Est sibérien et ses bases de bombardiers près de Vladivostok. Les bombardiers de l'aviation soviétique peuvent pilonner les villes industrielles nippones après le déjeuner et être de retour avec un tout petit retard, il est vrai, pour le dîner.

Cependant, l'Armée Rouge fait tout ce qu'elle peut actuellement pour vaincre les nazis et leurs satellites. La reprise de Zitomir montre que l'Allemagne est toujours forte. Quoique le ministre du Japon assiste toujours aux réceptions de M. Molotov, qui sont aussi belles qu'avant la guerre, la Russie entretient toujours d'excellentes relations et est liée par un pacte avec l'ennemi mortel du Japon : la Chine.

Burke, un simple soldat de Dublin, engagé volontaire, demande : **« Pourquoi l'Autriche a-t-elle été la seule nation mentionnée à la Conférence de Moscou, et n'a-t-il pas été question des autres nations comme la Pologne ou la Finlande ? Qu'est-il advenu des combats en Yougoslavie ? Et de quelle manière la Russie considère-t-elle la Grèce ? »**

Alexander Werth : Oh ! il y aurait beaucoup à dire là-dessus et nous pourrions passer une semaine entière à examiner ces problèmes. Je ne puis pas parler pour le gouvernement soviétique, mais je peux simplement vous dire ce que pensent les milieux généralement bien informés.

Les Soviets ne veulent pas détruire la Pologne, contrairement à ce que prétendent certains semeurs de troubles. En ce qui concerne toutes ces nations, leur politique est inspirée par leur sécurité nationale, et ils ne permettront donc pas que l'ancien système consistant à interposer des Etats hostiles pour former un « cordon sanitaire » entre eux et l'Europe puisse renaître.

M. Cordell Hull a d'ailleurs déclaré à M. Molotov : « Je suis heureux de constater que vous n'êtes pas isolationnistes ici en Russie. » M. Molotov lui a assuré là-dessus que Staline et le gouvernement soviétique désiraient collaborer étroitement avec tous les pays européens, spécialement avec la Grande-Bretagne que l'Union Soviétique considère être la pierre de touche de toute paix permanente.

Les Russes souhaitent de voir une Pologne forte à l'intérieur de ses frontières. Mais, par-dessus tout, les Russes veulent voir un gouvernement démocratique s'instaurer à Varsovie et je ne crois pas qu'ils insisteraient sur une trop rigide fixation de frontières au cas où le gouvernement de Pologne serait vraiment démocratique.

Aujourd'hui, trois divisions polonaises combattent aux côtés de l'Armée Rouge sous le commandement d'officiers polonais, et avec la devise suivante : « Dieu est avec nous et Varsovie est devant nous ».

Quant aux Etats baltes, qui votèrent par un plébiscite en faveur de l'annexion à l'U.R.S.S., ils formeront partie intégrante de l'Union Soviétique. La Filande est une autre question. Les Russes veulent certains points stratégiques, mais ils ne laisseront les Finlandais se gouverner eux-mêmes que le jour où Mannerheim et ses collaborateurs fascistes seront partis.

Aucun Russe ayant assisté à la tragédie de Léningrad, tragédie dans laquelle un million de personnes périrent de famine par suite du blocus finlandais, n'accepterait que cette grande ville puisse être menacée de nouveau.

Pour ce qui est de la Yougoslavie, les Russes, qui ont envoyé des techniciens pour aider le général Tito dans sa lutte contre les Allemands, ne veulent pas que la paix soit menacée par les divergences. Ils espèrent que les Alliés réconcilieront les divers groupes de patriotes. En Grèce, ils n'ont aucun intérêt à part celui de la paix générale des Balkans.

Pour se faire une idée du degré auquel les Soviets sont prêts à sacrifier les principes idéologiques à une réelle unité parmi les Alliés, il n'y a qu'à penser à leur approbation du régime Victor-Emmanuel-Badoglio en Italie.

Je considère d'autre part la visite actuelle du président Benès en Russie comme le plus important événement de la période qui achève l'année 1943.

Le sergent Crawley, imprimeur de Doncaster, dit à son tour : **« Je parle au nom de pas mal de gens quand je demande le sort qui sera fait aux criminels de guerre. Mon père a été tué dans la dernière guerre, et je ne veux pas que mes enfants connaissent la même fin dans quelques années. »**

Alexander Werth : Le peuple russe, qui a perdu près de 9 millions de ses meilleurs hommes, a le même sentiment que vous. Chaque fois que l'Armée Rouge reprend une ville ou un village, elle trouve des compatriotes affamés et les cadavres d'innombrables habitants exécutés. Une branche spéciale de la police de l'armée rassemble les preuves émanant des prisonniers et des survivants.

M. Molotov a grandement impressionné M. Eden en faisant ressortir la nécessité de punir ces criminels, qu'ils soient des généraux ou des soldats. Les Russes insisteront pour que le châtiment soit appliqué. Aujourd'hui, le peuple soviétique envisage le problème allemand avec un terrible réalisme. Il pense qu'il faudra des années de rééducation politique pour défaire l'œuvre de Hitler parmi la jeunesse.

Enfin, une conductrice des A.T.S. pose la question suivante : **« Quelle est la situation de la femme dans l'U.R.S.S. aujourd'hui ? »**

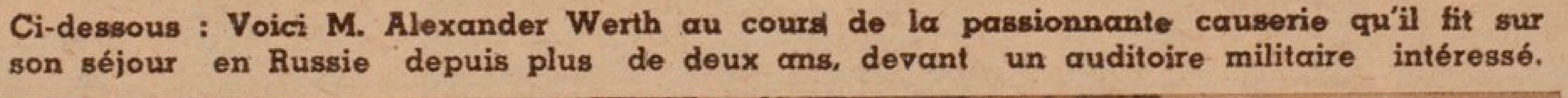
Alexander Werth : Elle joue un grand rôle dans l'armée. Il y a parmi les femmes-soldats des tireuses d'élite, mais la plupart sont des infirmières et des conductrices. Dans des villes comme Léningrad et Sébastopol, elles ont combattu dans les tranchées et les rues aux côtés de leurs camarades masculins.

Je crois qu'un grand changement est en train de se produire parmi les femmes. Elles continueront à travailler la terre, mais la politique soviétique est nettement orientée vers le développement de la vie familiale après la guerre.

Les femmes et les jeunes filles qui ne choisissent pas des carrières spéciales sont actuellement entraînées dans les travaux d'hygiène et la cuisine.

L'avortement est strictement interdit et les Russes sont même encouragés, dans les villes nouvellement libérées, à former de nombreuses familles pour colmater les terribles pertes en vies humaines. Avec le transfert des usines de l'Ukraine et de la Russie Blanche, un nouveau continent est en train d'être constitué : la Sibérie.

Pour développer ses nouveaux territoires, la Russie n'a aucune visée impérialiste sur l'Europe ; elle demande simplement la sécurité, l'amitié et la paix. Elle n'admettra plus jamais d'être isolée et, en tant que la plus grande puissance militaire en Europe, elle veillera à ce que sa mise en quarantaine ne puisse plus se répéter.



Ci-dessous : Voici M. Alexander Werth au cours de la passionnante causerie qu'il fit sur son séjour en Russie depuis plus de deux ans, devant un auditoire militaire intéressé.





Carte montrant la direction des différents assauts que peuvent lancer les Alliés dans le Pacifique afin de chasser le Japon des territoires et bases qu'il occupe actuellement.

POUR VAINCRE LE JAPON

Les opérations audacieuses qui se déroulent actuellement dans les îles Gilbert (Pacifique Central), et les préparatifs de Lord Louis Mountbatten à la frontière de Birmanie, ont de nouveau attiré l'attention sur la guerre du Pacifique. Dans un article publié par l' « American Magazine », M. Martin Agronsky, correspondant de la National Broadcasting System, analyse les données du problème de la guerre en Extrême-Orient.

Le général Mac Arthur, à l'époque commandant en chef des troupes américaines dans le sud du Pacifique, nous montra un jour ce que devait comporter la défaite du Japon. Il présidait une conférence de presse, l'une des premières auxquelles il ait participé après sa fuite des Philippines en mars 1942.

VOICI LE PROBLÈME

Mac Arthur a des mains longues et minces, très peu militaires. Il cessa de marcher de long en large, se tourna vers nous, et montra sa main de façon que nous puissions tous la voir. « La voici, Messieurs, dit-il. Regardez ma main, voici la position des Japonais, et voici le problème. »

Nous n'avions pas saisi au début. Mac Arthur vit notre expression effarée. « Vous ne saisissez pas ? Je vais m'expliquer. » L'explication du général est encore valable aujourd'hui.

Mac Arthur nous montra son poignet : « Voilà l'ennemi, voilà le centre du Japon. » Ensuite, il écarta ses doigts effilés et leva la main au-dessus de la tête, la paume tournée vers l'extérieur. « Et voici leurs défenses. Pour les anéantir, il faudra couper chacun de ces doigts, ou bien alors sectionner la main au poignet. »

Les événements n'ont pas changé la double nature du problème ; le choix demeure encore entre la suppression successive de chacun des doigts et l'amputation de la main entière, amputation consistant naturellement en une attaque au cœur même du Japon.

INVULNÉRABILITÉ DU JAPON

Les défenses du Japon sont extrêmement fortes du point de vue stratégique. Les îles qui, avec la Corée et les îles Kouriles, constituent le Japon proprement dit sont invulnérables sauf du côté de la mer. La base aérienne d'Attu, dans les Aléoutiennes, qui se trouve à 750 milles de Paramushiru, important port de guerre japonais, à l'extrémité nord des îles Kouriles, est le centre le plus proche que nous possédions. Le 20 juin dernier, des bombardiers américains, partis probablement d'Attu, avaient bombardé Paramushiru avec succès. Ce raid est sans doute une réussite, mais Paramushiru se trouve encore à 1.280 milles de Tokio. Selon toutes les données publiées jusqu'ici, l'aviation américaine ne possède pas encore les bombardiers capables d'effectuer un raid sur les régions peuplées du Japon industriel, en partant d'Attu.

Nos commandants se trouvent donc obligés de considérer la question de la façon suivante : tant que nous n'aurons pas les bombardiers nécessaires pour franchir la distance qui sépare nos bases actuelles du Japon proprement dit, ou bien tant que nos forces navales ne seront pas à même de mener une attaque à grande échelle, au moyen de porte-avions, nos forces ne seront pas en état de frapper avec vigueur au centre nerveux de ce que Mac Arthur appelle « la main de conquête japonaise ».

LES DOIGTS DÉFENSIFS

Il faut donc envisager la méthode de suppression successive des doigts défensifs. Le Japon possède un réseau de défenses semi-circulaire qui part de la terre du Japon, passe par les îles du Pacifique, les Philippines et les territoires conquis de Chine, Birmanie, Indochine, Malaisie, Java, Sumatra et Bornéo, puis descend dans l'Ouest et le Sud par la Nouvelle-Géorgie et la Nouvelle-Guinée.

Dans le sud et le sud-ouest du Pacifique, les Japonais ont un arc de tremplins, constitués par une série de bases insulaires, dont le centre est le puissant bastion de Truk, dans les îles Carolines. Elles vont de l'île de Wake jusqu'au nord de Truk et descendent par les îles Carolines, elles traversent le groupe des îles Marshall et Gilbert, passent par les îles Salomon, et de là vont jusqu'en Nouvelle-Guinée.

C'est l'extrême-sud de cet arc qui est actuellement l'objet d'une double attaque : celle du général Mac Arthur en Nouvelle-Guinée et celle de l'amiral Halsey en Nouvelle-Géorgie. Les progrès dans ces deux régions sont lents, et les batailles meurtrières, mais une victoire amènera les Alliés sur la route qui conduit à Tokio. C'est en effet de Nouvelle-Géorgie et de Nouvelle-Guinée que l'on peut atteindre Rabaul, par la voie des airs. Il semble qu'une partie de ce programme ait déjà été exécutée. Rabaul reçoit souvent la visite de nos avions.

De Rabaul, nous pourrons atteindre Truk, la base la plus importante : Truk nous permettrait d'atteindre Guam, à l'extrémité sud des îles Mariannes ; de Guam, le chemin de la victoire nous mènera à travers le reste du groupe des îles Mariannes qui s'étend vers le Nord. Après la conquête des îles Mariannes, nous pourrons nous tourner vers les Philippines, Formose et enfin le Japon.

Mais ces opérations, comme on peut s'en rendre compte par une étude rapide des campagnes de Nouvelle-Guinée, des îles Salomon et d'Attu, exigeraient des mois et des années de batailles effroyables. Les attaques seraient simultanément effectuées par la mer et par les airs. Or ce genre de campagne extrêmement dangereux demande une préparation difficile et compliquée, et ce n'est qu'en arrivant à Formose, point final de la campagne, que le Japon sera à portée de nos avions.

LA CHINE, BASE TERRESTRE

En ce qui concerne les attaques amphibies, la conquête des Indes Néerlandaises, de la Malaisie et de l'Indochine ne permettrait pas d'établir des bases efficaces. En fait, la Chine serait la seule base désirable. Mais l'occupation de la Birmanie par le Japon a supprimé le seul accès que nous possédions en Chine par voie de terre. Notre souci actuel est évidemment de sortir les Japonais de Birmanie. L'offensive qui se prépare aux Indes n'est pas un secret militaire, les préparatifs étant dans l'échelle des opérations d'Afrique du Nord. Une armée anglo-hindoue et les aviations alliées attaqueront simultanément les Japonais.

Il faut en outre accélérer le ravitaillement par la voie des airs. Les avions de transport américains ont déjà apporté en Chine, en un an, une quantité de matériel égale au total de ce qui a été transporté sur la route de Birmanie durant l'année précédente. Les transports dans ce domaine augmentent à un rythme régulier en ce moment. Ainsi la reconquête de la Chine et l'emploi de ses bases côtières nous permettraient de mener une attaque aérienne que les Japonais seraient incapables de repousser. Dans les conditions stratégiques actuelles, ceci constitue notre seul objectif.

UNE BATAILLE DÉCISIVE

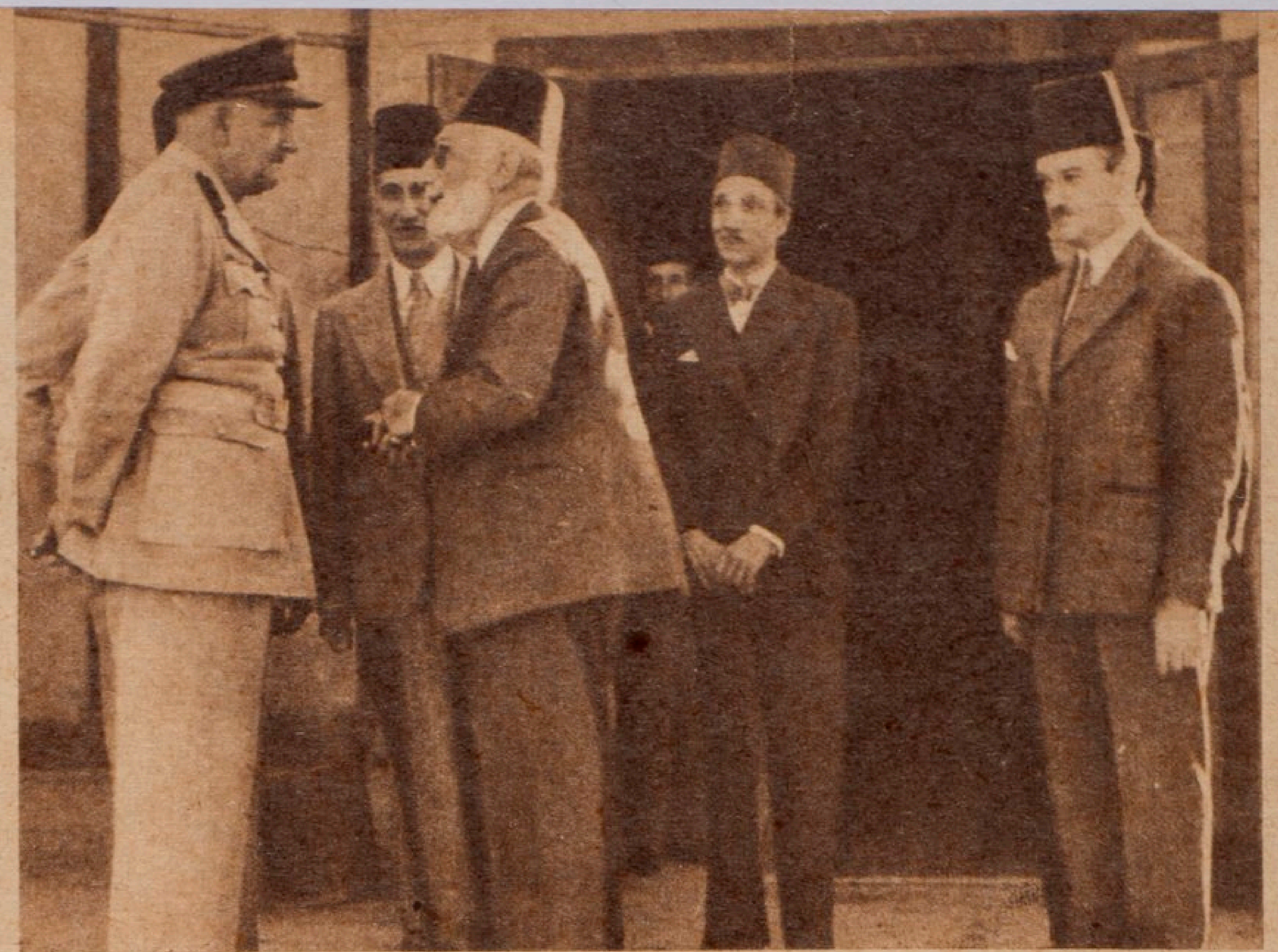
Cependant, il y aurait un moyen plus énergique. Si notre marine se trouvait en mesure de partir hardiment de Hawaï et de Midway, en direction de Wake et Truk, ou bien descendait du nord sur les îles Kouriles pour attaquer l'extrémité nord du Japon proprement dit, la flotte japonaise serait contrainte d'engager une bataille qui pourrait être décisive. Mais les Japonais ont jusqu'aujourd'hui refusé le combat, sachant qu'une défaite de leur marine comporterait pour leur pays un coup fatal.

Lorsque la victoire sera remportée en Europe, les flottes anglo-américaines réunies et celles des Alliés pourraient se tourner contre le Japon et, dans une bataille navale délibérément provoquée, ouvriraient la route de Tokio.



LE DRAPEAU ROYAL FLOTTE
sur l'hôpital militaire de Kassassine

Dans ce petit village désertique de Kassassine, sur la route d'Ismaïlia, affluent tous les jours les témoignages de sympathie envers le Souverain dont les nouvelles sur l'état de santé sont de plus en plus rassurantes. On espère même que Sa Majesté pourra réintégrer le palais d'Abdine d'un jour à l'autre. En attendant, autour de l'hôpital qui abrite le Roi Farouk, des délégations égyptiennes aussi bien qu'étrangères se pressent à chaque instant. Voici quelques photos qui nous sont parvenues de Kassassine et qui sont un éloquent hommage de l'amour des Egyptiens ainsi que de tous les habitants de l'Egypte pour S.M. Farouk Ier. Ci-dessus : Le drapeau égyptien est hissé sur l'aile de l'hôpital militaire qui abrite le Roi.



Son Altesse le Prince Mohamed Aly, héritier du trône, s'entretient à la porte de l'hôpital avec le colonel Dullan, médecin de l'hôpital militaire de Kassassine. Entre eux, on reconnaît Ahmed Hassanein pacha, chef du Cabinet royal.



S.E. Moustapha El Nahas p… rant de la semaine dernière, … de l'hôpital, Mme Nahas p…



Une délégation militaire égyptienne à la tête de laquelle se trouvait le férik Atalla pacha s'est rendue à l'hôpital de Kassassine pour apporter son hommage au Souverain.



Ci-contre : Dans la petite gare de Kassassine retentissent les acclamations de la foule pour le rétablissement du Souverain bien-aimé. (Photos Studio Riad Chehata)

UNE «TEA PARTY» POUR LES PRISONNIERS LIBERES

Une « tea party » fut organisée il y a quelques jours au Ghezireh Sporting Club en l'honneur des soldats néo-zélandais et hindous libérés des camps d'internement allemands. De nombreuses personnalités britanniques prirent part à la réception, dont M. Casey, ministre d'Etat, résident dans le Moyen-Orient, et Mme Casey, le général Sir Henry Maitland Wilson, commandant en chef du Moyen-Orient, et M. Terence Shone, ministre de Grande-Bretagne en Egypte. A l'issue du thé, un spectacle fut offert aux soldats par les membres de la troupe ENSA qui obtint un très gros succès. Ci-dessous : Au cours du thé, des officiers britanniques et des A.T.S. s'entretiennent avec les prisonniers hindous libérés.



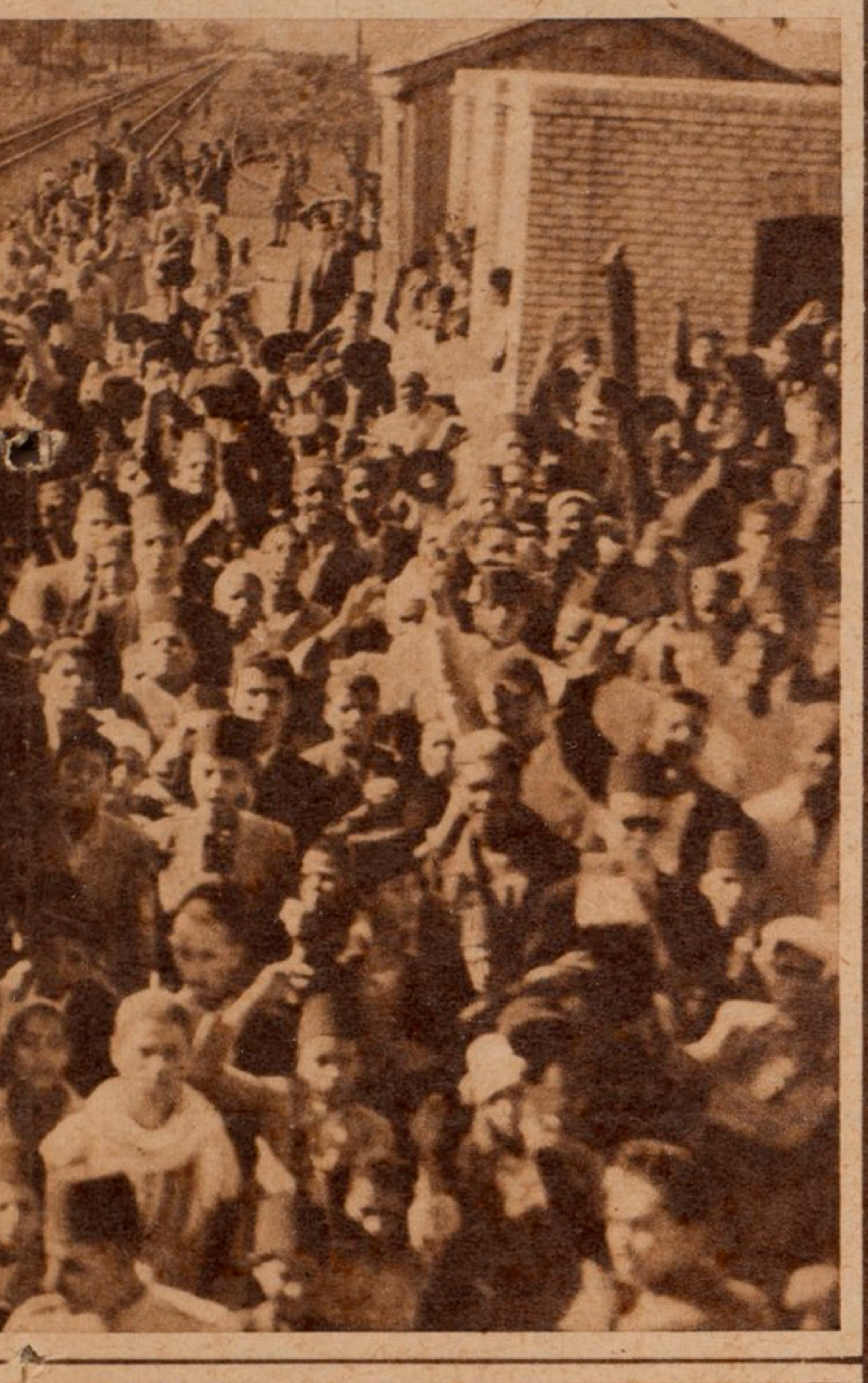


Mme Casey, femme du minis… d'Etat britannique, s'intéresse au récit que lui fait un soldat néo-zélandais au cours de la « tea party ».



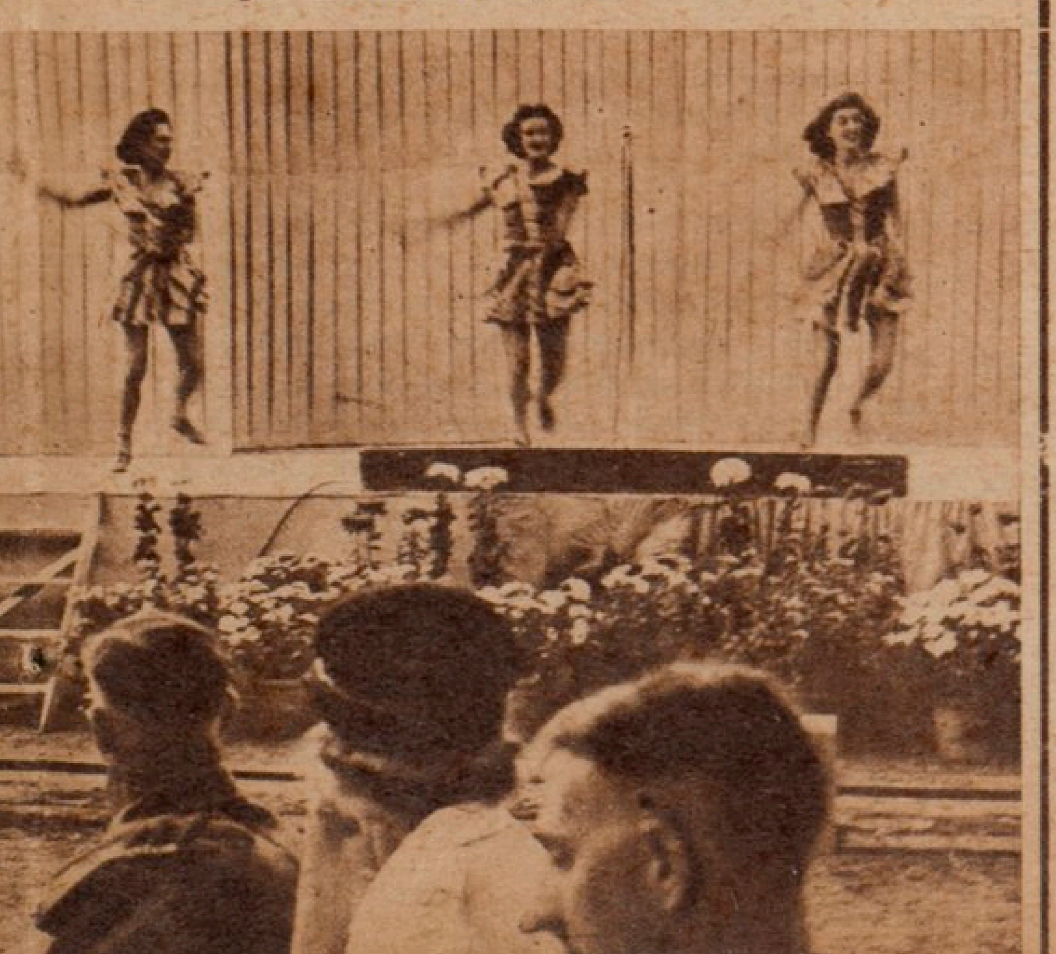


s pacha s'est rendu avec son épouse, dans le couère, au chevet du Souverain à Kassassine. A la sortie s pacha s'entretient avec le chef du Cabinet royal.





Ci-dessous : Des membres de la ENSA offrent aux militaires un spectacle de danses et de chants qui ne manqua pas de les réjouir.





LE FRONT DE YOUGOSLAVIE

Dans les massifs montagneux de la Yougoslavie, deux forces tiennent tête aux armées allemandes : Mikhaïlovitch et ses hommes et les partisans commandés par Tito. Les armées de Mikhaïlovitch tiennent les montagnes du centre, depuis les Alpes Dinariques jusqu'au Prokletijé et le massif de Homoyé. De là, elles effectuent de nombreuses sorties contre les bases allemandes et coupent les principales voies ferrées qui relient les grandes bases nazies avec la Méditerranée et l'Adriatique. De nombreuses offensives ont été vainement lancées par le haut commandement allemand pour éliminer ce danger permanent. Mikhaïlovitch a su toujours déjouer les plans ennemis. De leur côté, les partisans tiennent la côté adriatique jusqu'à la presqu'île de Peljeshato, au nord-ouest de Dubrovnic, ainsi que quelques régions à la frontière istrienne et hongroise (régions marquées par des hachures sur la carte ci-contre) d'où ils lancent leurs nombreux coups de main contre les forces allemandes et celles de leurs satellites.

MIKHAILOVITCH poursuit la lutte

nous dit un de ses officiers de retour dans le Moyen-Orient

Au début de 1942, un officier yougoslave, jeune, d'une forte carrure, partait du Moyen-Orient. Il avait abandonné la sécurité de la protection alliée, pour courir l'aventure de la résistance et de la guérilla.

Après une année et demie de lutte, il revenait, chargé de renseignements confidentiels, au Moyen-Orient, et rapportait l'histoire de la résistance yougoslave.

Nous eûmes un entretien avec lui, où il nous relata en quelques mots les conditions de la lutte en Yougoslavie. Voici l'essentiel de ses déclarations.

— Les forces du général Mikhaïlovitch sont-elles organisées ?

— L'organisation des forces yougoslaves est toute en souplesse. Mikhaïlovitch a divisé ses troupes en groupes de combat qu'il distribue selon les nécessités des missions à accomplir.

« Il peut disposer au maximum de 160.000 hommes entraînés qui lui obéissent aveuglément. Mais ils sont en action selon les besoins de l'heure. Une tâche consiste, par exemple, à encercler une colonne. Le groupe qui doit l'accomplir est averti par un courrier. Si deux groupements, ou plusieurs, doivent coopérer, la liaison les prévient des modes et des lieux de rencontre. Une fois le travail achevé, ils se dispersent en regagnant leurs bases.

« Les courriers sont très rapides. Ils voyagent en automobile, en traîneau, en bicyclette, en train. Ils disposent de passeports secrets qui leur permettent de voyager sur tout le territoire.

« Les groupements sont dirigés par des officiers de Mikhaïlovitch. Ils doivent se déplacer sans être vus, harceler l'adversaire en ennemi invisible.

« Le morcellement de l'armée en petits groupes est expliqué par l'histoire de la résistance yougoslave. Après la défaite du printemps 1941, Mikhaïlovitch conduisit la résistance sur une large échelle. Il réunissait de grandes forces, et il remporta de grands succès. Mais son action attira de puissantes unités allemandes qui détruisirent ses troupes, au début de 1942.

« Il fut contraint, pour survivre, de transformer la guerre armée en « guérilla » des montagnes, où agissent ces groupes sous son commandement.

« Grâce au succès de sa tactique, plus de 26 divisions de l'Axe sont immobilisées en Yougoslavie : 14 divisions allemandes, 8 bulgares et 3 hongroises, avec 4 croates et 50 bataillons d'Oustachis.

« Récemment, tout trafic ferroviaire de marchandises et de passagers fut interrompu dans certaines parties de la Croatie et de la Bosnie, à la suite des actes de sabotage patriotes. Deux divisions d'élite allemandes gardent les lignes principales Zagreb-Belgrade, Zagreb-Split et Soubotitsa-Belgrade-Salonique.

« Le journal nazi « Donau Zeitung » rapporte un message de son correspondant de guerre en Bosnie : « Le soldat allemand ne peut se sentir en sécurité nulle part dans ce pays sauvage, dit-il. La lutte continue partout, tous les jours. De la broussaille, de la rivière, de derrière un arbre, d'un coin de rue, de partout la mort surgit pour nos hommes. Les gardes sont renforcés la nuit. Ils font un guet attentif dans la désolation nocturne des forêts bosniennes. »

— Comment étiez-vous armés ?

— Au début, Mikhaïlovitch disposait de l'armement yougoslave, qui avait été, dès le commencement de la débâcle militaire, dirigé vers les forêts et concentré à Kalinovic. Il était complet, à l'exception de l'artillerie lourde qui faisait défaut. Kalinovic fut reprise par les Allemands, mais dans un assaut récent les forces de Mikhaïlovitch ont emporté la ville.

« Par la suite, des armes furent arrachées aux Oustachis qui avaient mis à sac les magasins yougoslaves.

« Quand les Allemands entrèrent dans les régions montagneuses, les nids de résistance les faisaient tomber dans des embuscades et capturaient leurs armes. C'est donc aux ennemis que nous prenions les armes légères, les seules utilisables dans la montagne : mitrailleuses, canons de montagne et mortiers.

« Nous fabriquons nous-mêmes des grenades et des cartouches. Deux fabriques avaient été montées à Pozega, aux environs d'Uzice, mais les Allemands s'en emparèrent.

« Les forces yougoslaves ne détiennent pas d'avions, excepté les avions allemands abattus au cours des raids, qu'ils multiplient, dans la montagne. Dans une certaine campagne d'un mois, les guérilléros abattirent neuf appareils.

« L'armée régulière yougoslave manque d'uniformes, mais tous les soldats portent le calot, orné de l'insigne yougoslave. Elle est dotée d'écoles d'entraînement militaire, dirigées par des chefs de compagnie et de groupement, et d'écoles de sabotage et de radio, car les liaisons se font par radio le plus souvent — beaucoup d'appareils ayant été saisis aux Italiens. »

— Quelles sont les opérations auxquelles vous avez participé ?

— Elles eurent lieu dans le Monténégro, Herzégovine et Bosnie, lors de l'avant-dernière grande offensive allemande contre les forces libres, de la fin de 1942 au début de 1943. Elles se localisent à Fotcha, Gorajde, Kalinovic, Rogatiza. Elles différaient d'envergure selon le but proposé.

« L'une d'elles, à Drejniza, consistait à capturer le train chargé d'Oustachis d'Herzégovine, sur la ligne Mosta-Sarajevo. Deux détachements prirent d'assaut les postes de garde allemands bâtis en bordure de la ligne. Les Allemands en ont construit dans les régions « dangereuses », pour protéger les convois contre les attaques. Un troisième détachement détruisit les rails et attaqua les Oustachis et leurs escortes, et fit de nombreux prisonniers.

« La seconde fut une attaque-surprise nocturne contre la base d'approvisionnement de Fotcha, à 120 kilomètres de Sarajevo, dans la chaîne de montagnes de Romanija, en Bosnie. 180 Allemands et plus de 300 Croates oustachis furent tués et près de 450 prisonniers capturés et conduits jusqu'au quartier général de l'armée yougoslave, quelque part dans le Prokletiyé, appelé « Montagne du Mal » par les troupes de l'Axe dans le Monténégro. Un butin considérable et des vivres furent également pris.

« L'opération visait à annihiler complètement la garnison axiste de 1.000 hommes. Il fallait agir vite. Après cinq heures de rude bataille, les patriotes bousculèrent l'ennemi, enlevèrent la place et se replièrent avant que des renforts pussent parvenir de Sarajevo. Un petit nombre de Yougoslaves, seulement, rentra au camp. Mais l'action gêna l'offensive allemande du printemps.

« Il faut vous dire que la petite ville de Fotcha, dont la population est de 2.000 habitants, avait été transformée en position-clé par les Allemands et les Oustachis, comme un avant-poste protégeant la base allemande principale de Sarajevo. Elle était fortifiée par des fils de fer barbelés, des nids de mitrailleuses et de vastes champs de mines.

« De cette base avancée, le général Bader, commandant les troupes de l'Axe en Yougoslavie, conduisit personnellement des expéditions punitives contre les guerriers yougoslaves opérant à partir des « régions maudites » et rocheuses du triangle montagneux de Bosnie, d'Herzégovine et du Monténégro, dans la Yougoslavie du Sud-Ouest.

« Le général Mikhaïlovitch envoya une autre force comprenant 350 volontaires contre Fotcha ; ils faisaient partie des « pelotons de suicide » de ses meilleurs guerriers. Conduite par le lieutenant L., l'expédition, armée de « tommy-guns », partit à l'aventure la nuit, se glissa dans la forêt vers les nids de mitrailleuses. Les soldats poignardèrent les servants et s'emparèrent des positions-clés. Ils ouvrirent un feu nourri sur la région du camp, tandis que plus de mille patriotes, munis de grenades à main, ouvrirent une brèche dans le champ de mines, coururent en avant et capturèrent la garnison.

« Tout fut terminé avant l'aube.

« Pour ce fait d'armes remarquable, le lieutenant L. et plusieurs de ses hommes, tous tombés dans la bataille, reçurent l'étoile de Karageorge, aux épées entre-croisées, la plus haute décoration militaire yougoslave.

« La troisième opération, la plus vaste, consistait à arrêter de front, sur un massif montagneux de cent kilomètres, les forces allemandes venant de Sarajevo. Tandis que, dans les arrières allemands, les Yougoslaves harcelaient l'ennemi, le gros des forces yougoslaves attaquait Kalinovic, centre de ravitaillement allemand, l'encerclait et emportait la place, défendue par deux régiments de l'armée croate, deux bataillons nazis et la milice irrégulière.

« L'ennemi revint à Sarajevo, mais il ne réussit à reprendre Kalinovic qu'en été 1943. Il l'a finalement perdue le mois dernier. »



Trois soldats des armées de Mikhaïlovitch en uniformes divers, photographiés dans les montagnes yougoslaves.



LES «GLOUCESTER» CHEZ EUX

La nouvelle de la nomination du duc de Gloucester comme gouverneur d'Australie n'a pas manqué de réjouir les habitants du Commonwealth, et M. Curtin, Premier Ministre d'Australie, a déclaré à ce propos : « Les Australiens apprécient profondément la décision de Sa Majesté et tous dans ce pays attendront avec affection et un intérêt loyal l'arrivée de Son Altesse. »

Le duc de Gloucester succède à Lord Gowrie qui, durant sept ans, assuma le poste de gouverneur général du Dominion. C'est la première fois qu'un prince de sang royal occupera cette charge importante destinée à raffermir les relations entre le peuple britannique et ce Commonwealth.

En 1939, le duc de Kent avait été désigné pour occuper cette fonction et il était sur le point de quitter Londres quand la guerre fut déclarée. A ce moment, il n'était pas possible de nommer le duc de Gloucester, car, en vertu de l'acte de régence, le duc est la première personne à succéder au trône et devrait être Régent en cas de décès du roi. Aujourd'hui, la question ne se pose plus, la princesse Elizabeth atteignant sa majorité en avril prochain, date qui coïncidera avec le départ du duc.

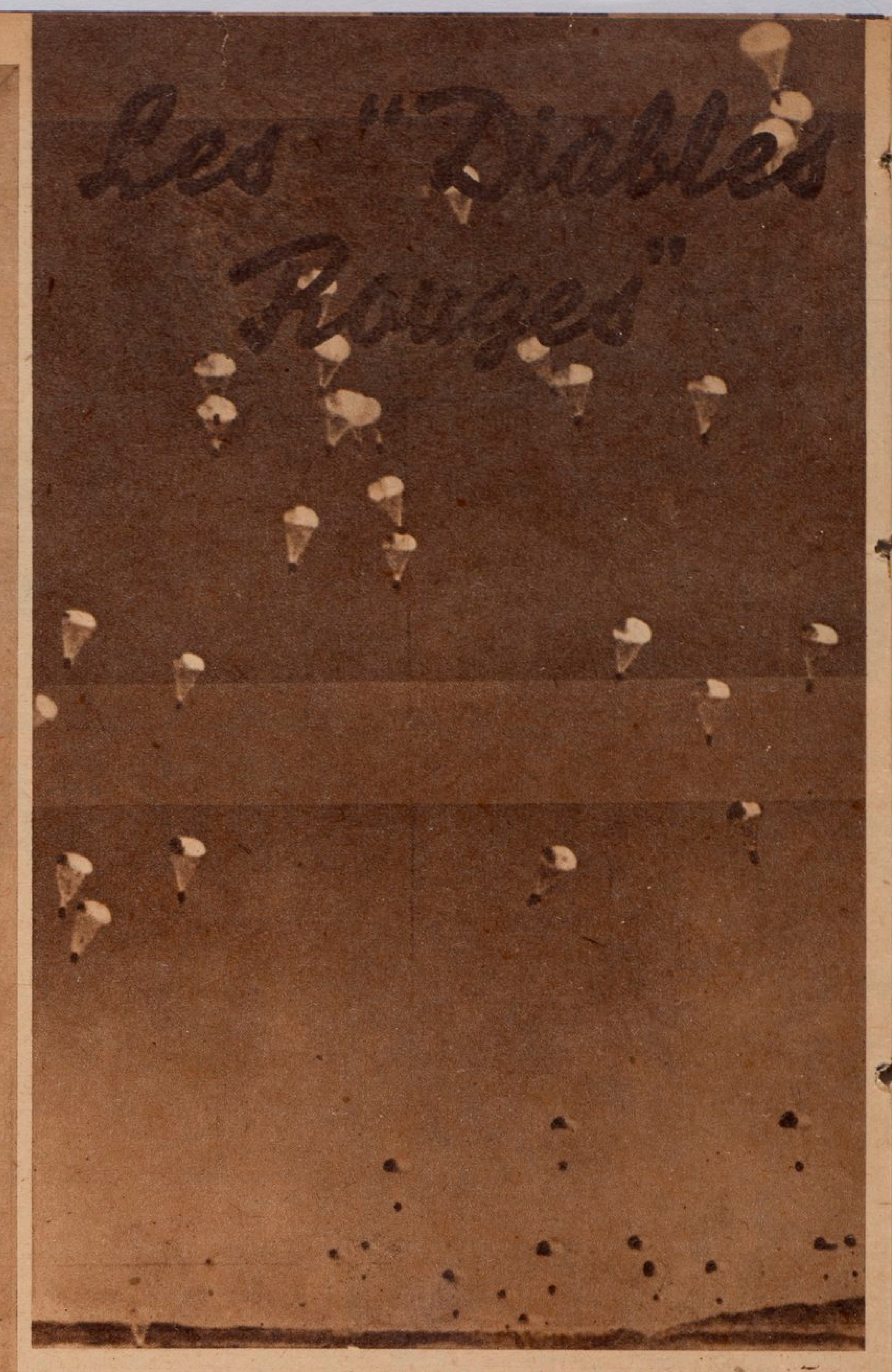
Depuis le déclenchement des hostilités, le duc et la duchesse de Gloucester ont consacré tous leurs efforts aux œuvres de guerre. Sa Majesté le Roi ayant nommé la duchesse commandante des forces auxiliaires aériennes, elle est continuellement en contact avec les milliers de femmes travaillant dans les services de l'armée aérienne auxquelles elle rend visite sur toutes les parties du territoire où elles se trouvent en service.

La duchesse s'occupe aussi activement des œuvres de la Croix-Rouge et veille attentivement à l'envoi de colis aux prisonniers de guerre. Dans les hôpitaux, blessés et convalescents ont souvent l'heureuse surprise de recevoir la visite de la duchesse qui ne manque pas de s'intéresser à chaque soldat en particulier.

Le duc et la duchesse ont établi leur résidence dans le manoir de Bramwell, dans le Northamptonshire. Dans nos photos, on les voit en compagnie de leur jeune fils William qu'ils entourent de leurs soins.



Les « Diables Rouges »



L'on a beaucoup écrit sur les bataillons de parachutistes britanniques, les fameux « diables rouges ». Nous avons entendu parler de leur bravoure, de leur calme et de leur audace. Le récit suivant a été écrit par un simple parachutiste qui a trois ans d'expérience, et qui dit ses craintes, ses espoirs et son orgueil du rôle qui lui a été dévolu dans cette guerre.

Reginald Curtiss, c'est son nom, âgé de 23 ans, était dans les Grenadier Guards avant la guerre. Il combattit en France et en Belgique et réussit à regagner l'Angleterre dans la retraite de Dunkerque. Une fois dans son pays, il s'engagea comme volontaire parachutiste.

Aujourd'hui, c'est déjà un vétéran. Il a participé à l'action. Il a atterri sur le champ de bataille tunisien et a contribué à la prise de la Colline 648. Puis il s'est battu en Sicile et a pris part aux courageuses tentatives des parachutistes de tenir le pont de 130 mètres de long de Primosolo, devant Catane.

Après ses aventures dramatiques, il écrivit à ses parents en Grande-Bretagne et leur raconta son histoire en des mots simples. Celle-ci commence après le nettoyage de la pointe tunisienne...

En juillet, nous apprenions que nous allions envahir la Sicile. Je me trouvais à l'aérodrome, me préparant au pire et causant avec les pilotes américains.

Un camion arriva avec du thé et des vivres, mais nous ne pûmes pas manger. L'heure H n'était plus éloignée.

AU-DESSUS DE MALTE

A 8 heures, nous grimpions dans l'avion. Comme l'appareil décollait, nous nous regardâmes, les uns les autres, avec un sentiment de malaise. Chunky dit : « Bon, nous y sommes, c'est notre seconde opération ». J'essayais de me comporter normalement, mais des gouttes de sueur perlaient à mon front.

Deux heures après, nous survolions Malte. Dans une heure, nous serons arrivés à destination. Mon camarade Irons paraissait très intéressé par ce qui se passait autour de lui. Le soldat Pierce semblait amusé par un album de dessins pour enfants. Western avait l'air qu'on lui supposerait lorsqu'il rentre chez lui en autobus après le travail. Chunky et moi, par contre, étions en proie à une vive émotion.

Nous nous trouvions encore au-dessus de la mer. Je regardais à travers un hublot et je pouvais voir de violents incendies brûlant tout le long de la côte sicilienne, de Syracuse à Catane.

Des rayons de projecteurs balayèrent le ciel pour nous repérer. Les canons antiaériens et les mitrailleuses ouvrirent un feu nourri qui paraissait ne devoir jamais cesser.

Nous nous rapprochions du sol. A près de 350 mètres, je pouvais voir les shrapnels siffler sous l'aile de l'avion.

« PRÉPAREZ-VOUS »

Pendant une trentaine de minutes, nous réussîmes à naviguer à travers un barrage très sévère. Ce fut une terrible, une épuisante demi-heure. Soudainement vint l'ordre qui me fait toujours frissonner : « Préparez-vous ». Je me préparai et attendis. En nous rapprochant du sol, toutes sortes de projectiles sifflaient autour de nous.

Puis il y eut une terrible explosion et l'odeur acide de la fumée des obus se répandit tandis que la queue de notre avion était touchée. Je serrais les dents. La lumière grise s'alluma et l'ordre de sauter retentit à mes oreilles comme les coups de Big Ben.

Je me trouvais quelques instants après devant la trappe ouvrant sur le vide. Nous étions à près d'une vingtaine de kilomètres derrière les lignes ennemies.

C'était une position plutôt difficile. Les projecteurs étaient dirigés sur nous et nous souhaitions avec ferveur les zones d'obscurité dans lesquelles on éprouvait un factice sentiment de sécurité. A trente mètres du sol, le feu des mitrailleuses crépita autour de nous à un rythme étourdissant. Quelle épreuve d'être suspendu dans l'air et d'offrir une cible à un tir si serré ! Une balle traçante coupa des cordes de mon parachute. J'atterris finalement sur une route, me réfugiai dans un fossé et commençai à rassembler mes effets.





Dans l'avion qui les transporte vers le front, les parachutistes attendent l'ordre de rentrer en action.

L'OBJECTIF

Notre objectif était le pont qui traverse la rivière Simoto, avant Catane. Nous devions nous en emparer, le tenir, et empêcher que l'ennemi ne le détruise, jusqu'à ce que notre armée le traverse pour entrer dans Catane. Ainsi, nous gagnerions huit jours de combat et sauverions de nombreuses vies humaines.

A une centaine de mètres à ma gauche s'étendait la principale route côtière qui mène à cette ville. Le trafic ennemi était caractérisé par une formidable confusion. Derrière moi, je pouvais entendre des voix italiennes. A une trentaine de mètres à ma gauche, des voix allemandes lançaient des ordres brefs.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Descendant la route, une patrouille de 15 hommes s'approchait de nous. Je pensais : « Ainsi, les voilà qui s'amènent ! C'est maintenant que ça va se corser. » Quand l'ennemi ne fut plus qu'à quelques mètres de nous, nous ouvrîmes sur lui un feu nourri. L'on entendit quelques cris, des ordres secs, puis un silence total succéda à la confusion. Nous nous glissâmes alors vers le pont.

Tout autour, nos hommes continuaient à tirer sur l'ennemi, entretenant la panique parmi les Allemands et les Italiens. En raison des nombreux et larges fossés d'irrigation et de la nature accidentée du terrain, il nous était difficile d'avancer vite.

Tout à coup, nous atteignîmes une piste menant à la route principale. Nous ne nous y étions pas encore engagés qu'une rafale de mitrailleuses allemandes s'abattit sur nous. Nous nous abritâmes dans les fossés et répondîmes au feu ennemi.

La bataille fit rage toute la nuit. Nous restâmes fixés au sol assez longtemps par le feu des mortiers quand une patrouille de nos hommes nous dit que le pont avait été pris intact et que nous devrions tenir jusqu'à l'aube.

LE JOUR...

Au point du jour, nous vîmes pour la première fois le paysage montagneux dans lequel nous combattions. A l'arrière-plan des montagnes, le volcan de l'Etna apparaissait majestueusement. A l'Ouest, s'étendait la plaine de Trapani.

En arrivant au pont, nous découvrîmes les traces d'une terrible bataille. Les casemates avaient été détruites. Nous occupâmes nos nouvelles positions.

A 10 heures, chacun était à son poste de bataille. Quelques-uns d'entre nous avaient dû creuser leurs tranchées, mais j'en avais trouvé une toute prête. Chunky et moi nous nous mîmes à boire du thé, simplement pour faire quelque chose. Vers 10 heures 30, nous vîmes des appareils de chasse allemands s'envoler d'un aérodrome situé à quelques kilomètres de là.

C'était pour eux une chose facile. Nous les voyions prendre l'air, nous mitrailler, retourner à leurs bases, atterrir, se ravitailler en munitions, décoller et nous mitrailler de nouveau. Ceci se répéta une douzaine de fois, jusqu'à l'arrivée de la Marine Royale. Les navires de guerre que nous ne pouvions pas voir bombardèrent les aérodromes si efficacement qu'aucun avion ne put prendre l'air.

Nous les acclamâmes comme des fous, mais le Boche n'avait pas abandonné la partie. Il commença à employer ses batteries antiaériennes comme artillerie. Ce ne fut guère agréable, mais nous devions tenir jusqu'au bout. Le tir ennemi s'arrêtait de temps à autre pendant une dizaine de minutes, puis il reprenait de plus belle.

Tout d'un coup, un morceau de shrapnel m'atteignit au côté. Il pénétra dans la chair et je crus qu'il avait atteint l'os, mais, en m'examinant bien, je constatai heureusement qu'il n'en était rien et réussis non sans peine à l'extraire.

RETRAITE

La bataille paraissait atteindre son paroxysme. Les Allemands nous envoyaient leurs meilleurs soldats pour nous déloger. Des parachutistes étaient lancés tout autour de nous de 10 heures du matin à 6 heures du soir.

Les vivres étaient dans nos havresacs, mais nous n'avions pas le temps de les sortir et de manger. C'était le feu, continuellement, sans le moindre répit. Puis, nos munitions commencèrent à manquer, car nous les employions contre les Allemands et contre les Italiens.

A 7 heures 30, nous décidâmes de nous retirer pour éviter d'être faits prisonniers. Nous ne savions pas que nos forces blindées avancées arriveraient dans trois heures. Si nous le savions, sans doute nous aurions tenu par la force de nos bras pendant ces 180 minutes vitales. Mais nous ne le savions pas et nous commençâmes à nous préparer à abandonner le pont que nous défendions depuis près de dix heures.

Nous nous repliâmes par petits groupes et fîmes en sorte que les Allemands ne pussent pas savoir si nous avions complètement évacué la région ou non. Tout le long de notre voie de retraite, nous fûmes harcelés par les obus ennemis. Comme nous arrivions épuisés dans un bois épais, le feu cessa. A quelques kilomètres de là, nous découvrîmes un puits. Buvant tout notre soûl, nous nous dirigeâmes ensuite vers une ferme, la trouvâmes vide et décidâmes d'y demeurer pour le restant de la journée. Vers 3 heures du matin, des bruits de pas se firent entendre. C'était une patrouille allemande qui passait à quelques mètres de nous.

Nous reprîmes notre marche le matin, mais ne vîmes plus un seul soldat ennemi. En atteignant Augusta, nous constatâmes que la ville était tombée entre nos mains. C'était un réjouissant spectacle de voir tant de nos hommes et de nos tanks. Dépassant Augusta, nous atteignîmes Penicura où nous restâmes deux jours avant de mettre les voiles vers l'Afrique.

Je me sentais heureux.

Une lettre pour vous

De Haute-Egypte, je reçois une lettre dont voici quelques passages : « Je vous écris cette lettre tant je trouve la vie insupportable et je préfère mourir que de vivre ainsi. Et voici la raison : après quatre mois de mariage, mon mari m'a quittée pour aller au Soudan où il avait du travail (il est ingénieur et entrepreneur). Il me laissa seule chez ses parents, avec lesquels je vis. Ensuite, dès son retour, après trois mois d'absence, il eut de nouveau du travail, mais cette fois pas très loin d'ici. Il part et ne revient que deux jours par semaine... Je sais qu'il m'aime bien et moi je l'aime, mais la vie est insupportable tant qu'il est loin de moi. Avant mon mariage il avait du travail ici même, mais après tout changea... Quand je lui demande de m'emmener avec lui, il me répond que l'endroit où il vit ne me convient pas... Vraiment je n'en puis plus parce que je m'ennuie beaucoup ici, sans mes parents et mes amies et mon mari. Il y a un an que je souffre sans rien dire et je vous prie de me trouver une solution. » — B. J.

Ainsi, Madame, vous voulez mourir, parce que votre mari vous laisse fréquemment seule, ayant un métier qui l'oblige à de nombreuses absences. Toutefois, avant de mettre fin à vos jours, vous avez songé à m'écrire. J'en suis très touchée et je répondrai à votre appel par la plus complète franchise.

Je suis sûre que vous m'avez écrit dans un moment de désespoir et que les mots ont dépassé votre pensée. Lue sans sympathie, et rien qu'avec une lucidité objective, votre lettre ferait sourire. Pour moi, j'y vois surtout la preuve d'un désarroi, sans doute enfantin, mais l'épithète n'enlève pas au mot son contenu malheureux. C'est long la solitude, pour celles qui aiment comme pour les autres, et bien rares sont les êtres privilégiés qui n'ont pas, à un moment de leur vie, connu ce tête-à-tête avec soi-même, cet isolement, cette mélancolie sans échos mais pleine d'appels qu'est la solitude. Voyez comme je tâche de comprendre ! Vous souffrez, Madame, et je ne ris pas de votre souffrance, car elle est sincère, profonde, même si les mots pour la traduire sont exagérés et malhabiles. Je m'étonne seulement de la résolution que cette souffrance vous dicte. Votre lettre trahit en vous la petite fille déçue. Or le mariage vous prive du privilège de la naïveté et vous oblige, même si vous êtes très jeune, à agir en femme et non en enfant gâtée. Certes, il est malheureux que vous ayez à connaître l'absence, le retour, de nouveau l'éloignement parce que le métier de votre mari l'oblige à de fréquents voyages. Que cette vie conjugale par intermittence vous paraisse insupportable, je n'en disconviens pas. Cependant, vous me demandez de vous trouver une solution. Rien que cette question prouve que vous sentez bien, en vous-même, qu'il y a autre chose à faire qu'à se laisser aller au désespoir.

Une solution ? Il n'y en a qu'une, Madame : le courage. C'est par manque de courage, c'est par habitude d'être gâtée, de vivre pour vous seule, sans responsabilité, que vous connaissez le désarroi devant la solitude. Le premier chagrin vous trouve sans force, désarmée, et c'est justement parce que vous êtes sans force et désarmée que votre mari vous traite en enfant, refuse de vous associer à sa vie et préfère, pour sa tranquillité et la vôtre, vous confier à ses parents. Vous faire partager des conditions matérielles sans doute précaires qui exigent l'endurance, de l'énergie et une adaptation continuelle, doit lui paraître une épreuve trop grande pour vous. Si votre mari raisonne ainsi, à qui la faute sinon à vous-même qui n'avez pas su gagner sa confiance et devenir une compagne véritable ? Seules les femmes courageuses, pratiques, endurantes, jouissant d'une belle santé et physique et morale, peuvent accompagner leur mari dans des postes isolés et devenir ainsi la compagne indispensable. Toutes ces qualités, Madame, les possédez-vous ? Votre mari en doute et, puisqu'il lui faut gagner votre vie commune loin de vous, il préfère vous savoir à l'abri de tout inconfort, et en sécurité dans la quiétude de sa famille. C'est votre manière d'être qui l'a incité à agir ainsi. Ne vous en prenez qu'à vous-même.

Mais maintenant, si vous voulez **vraiment**, c'est-à-dire de tout votre cœur, sortir de cette impasse, cessez de penser à vous-même, à votre déception, à votre ennui (car il y a tant d'ennui dans votre désespoir !) et pensez un peu plus à vos devoirs. Vous n'avez pas d'enfants, vous êtes sans doute défrayée de tout souci domestique puisque vous vivez chez vos beaux-parents. Donc, il est à craindre que, n'ayant rien à faire de votre journée, le temps vous paraisse un fardeau insupportable. Et voilà la première faillite. Ne pouvez-vous pas trouver une occupation désintéressée, généreuse, faire œuvre sociale, devenir utile aux moins privilégiés que vous ? Votre vie n'aura un sens que lorsqu'elle sera orientée par la bonté et l'altruisme. Pensez à cela, Madame. Pensez aussi aux millions de femmes dont les maris sont aux armées, ou prisonniers dans des camps. Pensez à toutes celles qui tremblent pour un être aimé sans cesse en danger et vous comprendrez combien votre part d'épreuve est légère, combien votre sort demeure favorisé. Efforcez-vous d'être active, rayonnante, et alors, seulement, vous connaîtrez la fierté de devenir une vraie compagne, capable de partager « le meilleur et le pire... »

Votre amie

RÉPONSES COURTES

Suzette (Beyrouth). — Vous êtes bien romanesque, Mademoiselle, pour vous éprendre d'un « suiveur » obstiné. Cette manière d'aborder les jeunes filles dans la rue ne prouve pas la profondeur d'un sentiment. Et puisque la différence de religion vous paraît un obstacle insurmontable, c'est à vous à faire cesser ces rencontres.

M. A. (Stamboul). — Je crois, Monsieur, que la lettre que vous m'envoyez ne vous permet aucune illusion. Celle « que vous aimez d'un amour sans bornes » vous y dit nettement son désir de cesser toute correspondance avec vous, pour avoir été très choquée de votre grande familiarité. Tâchez d'oublier cette déconvenue, mais retenez la leçon. Quant à croire que vous ne pourrez jamais aimer personne d'autre... Il faut que vous soyez bien jeune pour écrire cette phrase. Comment pouvez-vous parler « d'amour » ? Si j'ai bien compris, il s'agit d'une jeune fille que vous n'avez jamais vue.

N. K. (Beyrouth). — Hélas ! Monsieur, les meilleurs conseils n'empêcheront jamais un garçon de 21 ans d'être éperdument amoureux. Tout ce que vous pouvez faire, c'est prendre des renseignements exacts sur la jeune personne si experte à enflammer les cœurs par un manège de coquetterie de balcon à balcon. Si ces renseignements confirment votre jugement, alors n'hésitez pas à les communiquer à votre frère. Et puis laissez-le libre de prendre ses responsabilités. Il ne nous appartient pas de faire le bonheur des gens malgré eux.

Papillon du soir (Alexandrie). — Ce que vous devez faire ? Mais immédiatement vous réconcilier avec votre fiancé, et vous n'avez pas besoin d'intermédiaire pour cela. Au contraire. Jamais la « dignité d'une jeune fille » ne doit l'empêcher de reconnaître ses torts. Cette dignité-là n'est qu'un sentiment d'orgueil et risque de fausser votre vie. Quand on s'aime vraiment, c'est si facile de s'expliquer et de dissiper tout malentendu ! Essayez et dites-moi vite que vous êtes redevenue une heureuse fiancée.

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ».
Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous »,

NOS CONTES

ALLER SANS RETOUR

Ce fut sur une civière que Treeton fit son entrée dans notre hôpital. Il arrivait en ambulance d'Euston. C'était visiblement un cas d'empoisonnement. Nous fîmes de notre mieux pour le sauver, mais après neuf jours de convalescence, il mourut brusquement.

C'est pendant ces neuf jours que Treeton me raconta l'extraordinaire histoire que je rapporte ici. Pour ma part, j'y crois, et pour autant que cela puisse paraître étrange, il n'en voulait nullement à la vieille dame du wagon.

L'autopsie prouva l'exactitude de notre diagnostic : Treeton était mort d'empoisonnement et non d'un ulcère à l'estomac, comme on le supposait.

●

Quelques semaines avant de partir pour Euston, Treeton se trouva pris de troubles digestifs assez sérieux ; il était presque sûr d'avoir un ulcère à l'estomac, mais craignait de voir ses craintes confirmées.

Le jour de son départ, il avait déjeuné à Northampton d'un sandwich et de café noir. Trois pilules digestives réussirent à peine à soulager son malaise, quand il prit place dans un confortable wagon de première classe. Il déplia son journal et se prépara à le lire. Le compartiment ne contenait qu'une seule passagère : une vieille dame assise dans le coin opposé, qui tricotait tranquillement.

Tout en parcourant les titres de son journal, Treeton sentait petit à petit le sommeil le gagner, et il regretta de ne pas être seul. Non pas que la vieille dame fût indiscrète — elle avait à peine jeté un coup d'œil dans sa direction et tricotait toujours — mais il ne pouvait s'habituer à dormir en présence d'étrangers. Il ronflait légèrement et n'aimait pas à le montrer ; malgré tout, il s'assoupit. Quand il ouvrit les yeux, il s'aperçut que la voyageuse avait déballé des sandwiches ; elle le regarda, et s'adressant à lui avec affabilité :

— Je déteste manger seule. Je me demande si vous accepteriez un de mes sandwiches...

Treeton expliqua qu'il venait de déjeuner à Northampton.

— Quel dommage ! dit-elle, mes sandwiches sont si bons ! J'y mets de la moutarde que je fabrique moi-même avec des herbes ; je suis persuadée qu'on néglige les herbes dans ce pays : le romarin, le cerfeuil poussent si facilement, et sont si peu employés ! J'ai parfumé cette moutarde d'un peu de verveine, pas trop cependant, car la verveine donne une saveur amère qui, sans être désagréable, est assez forte ; je crois que vous l'aimerez.

Elle lui tendit un sandwich, l'encourageant du regard.

Treeton accepta, un peu pour ne pas contrarier la vieille dame, et aussi parce qu'il savait par expérience que ses douleurs d'estomac seraient calmées. La verveine donnait sans aucun doute un étrange goût à ce sandwich. Il complimenta la dame qui lui sourit, et qui se remit à parler de botanique. Le sommeil s'empara à nouveau de Treeton, bien qu'il s'efforçât en vain de suivre les paroles de sa voisine. Il espérait de tout son cœur qu'elle cesserait bientôt de parler. Quand elle eût mangé son dernier sandwich, elle referma le paquet et le remit soigneusement dans sa valise.

Alors, à sa grande surprise, Treeton la vit relever sa jupe et se pencher pour toucher le haut de ses bas. Dans son engourdissement, il la vit en retirer un long couteau recourbé. Il vit la lame luire et le visage de la femme se transformer ; il ne restait plus trace de la bonne vieille femme. Ses lèvres étaient crispées, et dans ses yeux passaient des éclairs de folie. Avec une merveilleuse agilité, elle se pencha sur lui et pointa la lame du couteau sur sa poitrine. Avant que la pointe métallique ne l'atteignît, Treeton rejeta sa tête en arrière avec un ronflement, et s'aperçut qu'il venait de rêver. La vieille dame tricotait toujours dans son coin. Mais ce cauchemar avait été tellement saisissant que Treeton sentit des sueurs froides dans le dos. Le contraste entre la réalité et son rêve était tellement incroyable qu'il dévisagea la dame avec plus d'attention.

Elle devait avoir à peu près 70 ans. Habillée avec recherche, ses cheveux gris étaient soigneusement ramassés sous son chapeau. Elle posa son tricot :

— Je vois que vous lisez des romans policiers, dit-elle, en désignant un magazine posé sur les genoux de Treeton.

— Eh bien, non ! Je viens seulement de...

Elle l'interrompit brusquement :

— Oh ! Mais vous devriez certainement ! Je trouve ces romans très attirants ; en fait, je ne lis presque rien d'autre. J'aime Agatha Christie, Connington, H.C. Bailey ; les crimes sont vraiment ma marotte.

Elle parlait avec animation et une connaissance parfaite de son sujet. Treeton l'aurait trouvée très intéressante, si ses douleurs d'estomac n'avaient recommencé. Il songeait tristement à son ulcère sans prêter attention aux paroles de sa compagne. Celle-ci parlait toujours sans attendre de réponse. Elle changea de place et se mit en face de lui pour mieux le voir. Il ressentit une douleur aiguë et le compartiment sembla s'obscurcir. Il continua d'acquiescer de la tête, machinalement, pour manifester une apparence d'intérêt, puis s'assoupit à nouveau.

Il s'éveilla en sursaut, prenant tout d'un coup conscience de ce qu'elle disait.

— ...Voyez-vous, l'intérêt que je porte au crime est tout à fait pratique — c'est mon travail : je dis « mon travail » parce que c'est plus qu'une manie d'expérimenter chaque nouvelle méthode d'assassinat que les écrivains inventent.

Elle surprit sur le visage de Treeton une expression d'étonnement et sourit :



— Je sais combien cela doit vous paraître drôle, mais c'est vraiment intéressant, et je suis sûre que ce genre d'expérience devrait être fait. Vous connaissez le vieux dicton : « On n'est jamais mieux servi que par soi-même », telle est ma devise. Mais j'exagère un peu, il ne faut pas me prendre au mot. Je n'expérimente pas chaque méthode d'assassinat ; j'évite, par exemple, celles qui sont au-dessus de mes forces. C'est pourquoi je n'ai jamais étranglé personne.

Maintenant, Treeton était complètement éveillé. Il entendait clairement chaque mot, et chaque syllabe s'imprimait nettement dans son cerveau. Le ton naturel qu'elle prenait pour dire ces énormités était plus sinistre que son cauchemar de tout à l'heure. Sans aucun doute cette femme était folle.

— Vraiment, vous n'avez jamais étranglé ? dit-il, abasourdi.

— Mais non, voyons ! Cela serait vraiment trop bête. Je ne serais jamais assez forte pour le faire, même munie d'une corde. D'ailleurs, mon choix se porte sur des méthodes plus subtiles. Par exemple, les poisons me tentent. Vous souvenez-vous du roman « Meurtre dans un grenier » ? L'auteur donnait tous les détails sur la préparation de la nicotine, mais il indiquait inexactement le temps mis par le poison pour produire son effet. Il faut que je sois très prudente ; vous savez, le principal est d'éviter tout soupçon. Il ne doit y avoir aucun rapport entre la victime et moi ; c'est pourquoi je choisis toujours des étrangers. Je n'ai jamais assassiné une connaissance à moi ; cela entraîne de légères modifications à la méthode préconisée par l'auteur. Mais, en général, je suis très fidèle aux romans. Dans le cas de « Meurtre dans un grenier », j'ai copié exactement les données ; j'ai préparé la nicotine selon la formule, puis, chaque soir, je conduisais ma voiture sur la grand'route, attendant quelque événement. Je rencontrai enfin une jeune fille, et — le croirez-vous ? — elle mit deux heures pour mourir. J'ai dû attendre tout ce temps avant de l'abandonner sur le bord du chemin, et ce retard faillit dérégler tout mon horaire. De plus, cette petite souffrait horriblement. Toute cette affaire m'incommoda. Je déteste la souffrance ; vous pas ?

Treeton la regardait, figé d'horreur. Il fallait qu'elle fût folle ou bien qu'elle

(*Lire la suite en page 15*)



Eclatante de jeunesse et de fraîcheur, une nouvelle étoile se lève : Barbara Britton.

VOTRE ENFANT EST-IL INTELLIGENT ?

Beaucoup de mères se demandent, durant les premières années de l'existence de leur enfant, si celui-ci est d'une intelligence normale. Je vous propose aujourd'hui un questionnaire qui a été spécialement établi afin de vous permettre de vérifier si vos enfants sont ou non au niveau intellectuel de leur âge. S'ils répondent vite et d'une manière satisfaisante à vos questions, ils sont précoces. S'ils y répondent en prenant leur temps, c'est bien. Trois bonnes réponses sur cinq sont déjà un résultat appréciable. Mais s'ils ne satisfont à aucune des questions, alors soyez alarmée et menez-les chez un médecin d'enfants. Ils ont du retard, et le retard, chez eux, loin d'être une marque de mauvaise volonté, est toujours causé par un trouble de santé.

TROIS ANS

Comment t'appelles-tu ? Dis-moi tes deux noms.

Répète après moi : 4-0-8. (Les chiffres sont annoncés l'un après l'autre.)

Montre-moi ton nez, tes yeux, ton oreille, ta bouche.

Répète la phrase que je vais te dire, toute à la fois : « Il fait froid, j'ai bien faim ».

Regarde cette image et dis-moi ce qu'elle représente. (L'enfant doit tout au moins nommer les personnages.)

QUATRE ANS

Es-tu un petit garçon ou une petite fille ?

Comment s'appellent ces trois objets ? (Par exemple, une piastre, un canif et un crayon.)

Dis-moi laquelle de ces deux lignes est la plus grande. (On a tracé, l'une au-dessus de l'autre, deux lignes parallèles dont l'une a trois centimètres de plus de longueur.)

CINQ ANS

Laquelle de ces deux boîtes est la plus lourde ? (On donne à l'enfant deux boîtes relativement légères, l'une de 5 grammes, l'autre de 20 grammes, par exemple, chacune dans une main.)

Copie-moi ce dessin. (On trace un carré sur un morceau de papier.)

Répète après moi cette phrase : « Je m'appelle Cyprien. Oh ! le méchant chien... »

SIX ANS

Sommes-nous le matin ou le soir ?
Qu'est-ce qu'une fourchette ?
Qu'est-ce qu'une table ?
Qu'est-ce qu'un cheval ?
Qu'est-ce qu'une maman ?

Copie ce losange.

De ces deux portraits il y a une dame qui est belle et l'autre pas. Dis-moi laquelle est plus belle. (Choisir deux portraits bien différents.)

SEPT ANS

Fais-moi voir ta main droite. Maintenant, fais-moi voir ton oreille gauche.

Comment s'appellent ces couleurs ? (L'enfant doit en reconnaître quatre au moins.)

Raconte-moi ce qui se passe sur cette image.

Fais-moi ces trois commissions. Prends la clef de l'armoire et dépose-la sur la chaise. Ferme la fenêtre et apporte-moi la boîte qui est sur la commode. (Il faut répéter cela deux fois avant de laisser agir l'enfant.)

ANNE-MARIE

Les séborrhéides

Y a-t-il un moyen d'empêcher le développement de la calvitie ? m'a-t-on souvent demandé. Oui, si l'on s'y prend à temps ; non, si le mal a déjà fait des ravages trop visibles.

La calvitie précoce est un dérivé de la séborrhée. Celle-ci provient en général d'hérédité arthritique, des troubles de l'estomac et de l'intestin ainsi que d'un mauvais fonctionnement ovarien. Soigner tous ces maux est donc un premier pas pour éviter que la calvitie s'installe, incurablement.

Comment combattre les séborrhéides ? Il existe six moyens, recommandés par tous les spécialistes, et qui donnent toujours d'excellents résultats.

1. Réduire le plus possible la consommation d'aliments gras et féculents.

2. Enlever l'excès de graisse du cuir chevelu par des savonnages à l'eau très chaude suivie d'une friction avec une lotion de tétrachlorure de carbone purifié.

3. Porter les cheveux plutôt longs.

4. Faire, tous les deux jours, une friction avec une préparation à base de soufre.

5. Une fois par semaine, faire une application de baume de Bassade.

6. Porter très rarement un chapeau.

Les sujets qui ont la patience de se soumettre pendant toute leur vie à ces petites pratiques qui ressortent plutôt de l'hygiène que de la thérapeutie ont les meilleures chances d'échapper aux conséquences de la séborrhée et, partant, de la calvitie.

QUELQUES RECETTES

LAITUES FARCIES

Blanchissez des laitues. Enveloppez chacune d'elles d'une barde de viande grasse, attachez et faites-les cuire dans une cocotte ou un plat avec un bouquet garni, des carottes et des oignons. Laissez cuire pendant deux heures. Quand les laitues sont cuites, étalez-les sur un linge pour les remplir d'une farce faite de mie de pain, de viande blanche et d'œufs. Salez et poivrez. Redonnez sa forme première à la laitue et rangez dans un plat beurré. Cuisez à four doux pendant une demi-heure. Dressez dans un plat et servez chaud accompagné d'une sauce tomate.

CROUSTADES NORVÉGIENNES

Prenez quatre pains au lait allongés, enlevez le dessus et la mie, trempez vos déchets dans un peu de lait bouillant, mélangez bien et ajoutez du sel, du poivre, un peu de persil haché, 50 grammes de fromage des Balkans et un œuf entier. Formez une pâte avec le tout et remplissez vos pains évidés, mettez une coquille de beurre dessus, faites cuire dix minutes au four et servez chaud.

IMPROMPTU AUX BANANES

Pelez quatre ou cinq bananes bien mûres. Coupez-les en tranches minces, faites-les cuire doucement dans une poêle avec un bon morceau de beurre. Battez deux œufs avec un peu de farine. Vous devez obtenir une pâte légère que vous versez sur les bananes dans la poêle. Quand cette sorte d'omelette est bien dorée d'un côté, retournez-la pour qu'elle cuise également de l'autre. Saupoudrez de sucre vanillé.

VEAU A LA GASCONNE

Parez en boulet 600 grammes de carottes. Faites revenir 1 kilo de viande de veau à feu vif. Lorsqu'il est bien coloré, retirez-le du feu. Ajoutez les carottes parées plus 4 carottes, 4 oignons coupés en tranches, un bouquet garni, assaisonnez de sel, de poivre, mouillez avec un verre de vin blanc, un verre de bouillon ou de bon jus et 3/4 de verre d'eau. Faites bouillir pendant quelques minutes. Couvrez à feu doux trois heures. A ce moment, passez la sauce, réservez les carottes parées, passez le reste à la passoire fine. Remettez à cuire à feu très doux. Si, avant de servir, la sauce était trop liquide, liez avec une cuillerée de farine délayée dans un peu d'eau.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Vulgaire »

Vous n'avez pas besoin d'avoir une éducation supérieure et une culture très vaste pour posséder de bonnes manières. Il n'est pas trop tard pour commencer à vous réformer. Lorsque vous êtes invitée à déjeuner ou à dîner, observez les gens autour de vous et faites comme eux. Manger convenablement n'est pas difficile et, au bout de quelques jours, vous vous tirerez très bien d'affaire. Agissez avec discrétion et personne ne se rendra compte que vous ne savez pas vous servir convenablement de votre couteau ou de votre fourchette.

Nièce « Rolande la rousse »

Employez, sans aucune crainte, le henné. Loin d'abîmer votre chevelure, il la fortifiera, au contraire, et l'empêchera de tomber. Je vous conseille d'aller chez un coiffeur ; n'appliquez pas vous-même le henné, il doit être réparti également, sinon vous aurez des mèches plus claires et d'autres plus foncées et ce ne sera pas très joli.

Nièce « Tout mon espoir en vous »

Téléphonez-moi dès que ces lignes paraîtront. Je ne puis vous répondre dans les colonnes de cette rubrique. Soyez patiente, je vous aiderai de mon mieux.

Nièce « Petite ménagère »

Voici la recette des œufs pochés au fromage : mettez vos œufs à pocher dans de l'eau bouillante vinaigrée. Dans un plat de métal, terre ou porcelaine à feu, fondez pour 4 œufs 60 grammes de beurre et une grosse poignée de fromage des Balkans râpé. Placez vos œufs sur cette fondue, salez, poivrez et servez chaud.

Nièce « Poupée de salon »

Vous pourriez faire tant de choses utiles dans la vie ! Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai. Je suis sûre qu'en y mettant un peu de bonne volonté, vous réussirez à sortir de vous-même et à aider les autres. S'oublier, faire du bien autour de soi, est un grand élément de bonheur.

Nièce « Elégante »

Si votre veste est de forme classique, portez-la avec une jupe de tulle très vaporeuse ou avec une jupe étroite et très longue, en soie mate, si la veste est brillante. Cela vous fera un ensemble pour le soir, pratique à porter et d'une élégance certaine.

Nièce « Au long cou »

Fuyez comme la peste les petits cols droits, portez des cols froncés, assez vaporeux. L'hiver, de hauts cols de fourrure. Ayez toujours des motifs froncés dans le haut de vos robes. Portez des colliers importants. Il faut faire de la culture physique pour combler vos salières. Employez un fard ocre pour le visage et le cou. Laissez vos cheveux retomber assez bas sur la nuque.

Nièce « Tête de cigogne »

Voyez ma réponse à la nièce « Au long cou ». Portez toujours des chapeaux ayant des bords retombants. Méfiez-vous des toques étroites. Puisque vous êtes tellement grande de taille, pourquoi n'adoptez-vous pas les talons américains ? Ils vous permettraient d'avoir une silhouette équilibrée et gracieuse. Vous me dites vous-même que vous ne savez pas bien marcher dans des chaussures à talons Louis XV.

Nièce « Ménagère n° 200 »

Pour nettoyer le linoléum, il suffit de le savonner très soigneusement. Passez ensuite au chiffon de laine et encaustiquez. Voici une formule d'encaustique : faites dissoudre de la cire jaune dans de l'essence de térébenthine (une partie de cire, deux parties de térébenthine). La cire se fait fondre au bain-marie. Mais cette préparation est assez compliquée, je vous conseille plutôt d'acheter une bonne encaustique chez votre épicier. Cela ne vous coûtera pas plus cher.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Un quincaillier vient d'acheter un lot d'excellente terre au prix de 30.000 livres égyptiennes. L'affaire serait banale si le quincaillier n'avait débuté dans la vie comme mendiant, ce qui prouve, une fois de plus, qu'il n'est pas de sots métiers...

A un ami qui lui reprochait d'avoir payé son domaine trop cher, le quincaillier riposta :

— Je ne vous cacherai pas que j'ai longtemps vécu de la charité publique jusqu'au jour où, à la tête d'un capital de cinquante livres, je me décidai d'ouvrir une boutique de quincaillerie. La guerre survint. Mon commerce prospéra. Je fis les transactions les plus profitables. Le fer et le cuivre connurent bientôt une hausse vertigineuse. Ma fortune était faite et je possède aujourd'hui plus de cinquante mille livres !

Cette ahurissante histoire m'a été contée par un ami qui m'en garantit l'authenticité et qui est bien un signe des temps...

Encore une fois elle m'a plongé dans la consternation et je ne manquai pas d'être pris de profonde amertume en constatant le bouleversement qui se produit tous les jours dans notre vie sociale. Quincailliers ou marchands de quatre-saisons, les uns et les autres peuvent à l'heure actuelle se payer tous les luxes, alors que les carrières libérales et le fonctionnarisme connaissent une crise aiguë...

Une couturière de mes amies, qui vend ses modèles au prix fort, me confiait que sa clientèle était presque complètement composée d'éléments nouveaux.

— Peu leur importe la dépense, me dit-elle. Naturellement, il leur faut des robes tape-à-l'œil et des ornements multiples qui me font crier de désespoir. Mais ces dames n'acceptent aucune suggestion et n'entendent recevoir aucun conseil. Conscientes de la sûreté de leur goût, elles vous imposent toutes les fantaisies qui leur passent par la tête. C'est lamentable !

Ne vous étonnez donc pas, ma cousine, de voir circuler à travers nos rues des rastaquouères fagotées comme l'as de pique et se pavanant devant vous ainsi que dindons en foire.

Quant à vous, par ces temps de guerre et de privations, adoptez les coupes les plus sobres et n'ayez pas honte de montrer que vous n'êtes pas une des favorisées du sort. Il y aurait aujourd'hui une certaine coquetterie à se montrer le plus simplement vêtue pour contre-balancer l'effet saugrenu produit par nos nouvelles riches parées de toilettes tapageuses.

Et il serait de très bon ton de déclarer : « J'ai abandonné le bas de soie pour le bas de fil. Il est plus souple et résiste mieux au lavage. »

Même si l'on pense que les avantages que vous trouvez à ce dernier concernent surtout son prix, n'ayez cure.

Adoptez un snobisme à rebours et faites bon cœur contre mauvaise fortune.

C'est encore là un moyen de se distinguer, à la fois original et économique !

Bien sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

L'ECRAN DE LA SEMAINE

(SUITE DE LA PAGE 3)

SOSNKOWSKI

successeur de Sikorski

Le général Kazimierz Sosnkowski, successeur du général Sikorski au poste de commandant en chef des forces armées polonaises, accomplit actuellement une tournée d'inspection parmi les troupes polonaises du Moyen-Orient.

Le général Sosnkowski est un des grands chefs militaires de la Pologne. Ami intime du maréchal Pilsudski, il fut emprisonné avec lui par les Allemands en 1918. Plusieurs fois ministre de la Guerre, c'est lui qui, en 1921, signa l'alliance militaire franco-polonaise. Il prit ensuite une part très active à la formation d'une armée polonaise moderne.

Le général Sosnkowski est un des héros de la résistance polonaise en septembre 1939. Commandant le front méridional, il sut, dans les conditions les plus désespérées, remporter deux victoires sur les Allemands : à Janow et à Sadowa Wisznia. Il lutta jusqu'au bout et ce n'est que le 21 septembre, quand tout fut perdu, qu'il congédia les restes de ses soldats épuisés et traversa la frontière hongroise, pour pouvoir continuer de l'étranger la lutte contre l'envahisseur.

Dans un article récent, le général Sosnkowski a exprimé son point de vue sur la sécurité dans l'Europe de demain : « Au point de vue sécurité, l'Europe représente une seule unité, et sa sécurité future doit être basée sur un système de collaboration étroite entre les Nations Unies dans le domaine militaire. C'est cette collaboration qui doit assurer un développement libre de ces nations qui ont entrepris une guerre commune contre l'agresseur. Dans ce système, la Pologne doit avoir une part correspondante à sa position géographique, son importance numérique, sa tradition culturelle et son profond attachement aux principes démocratiques. »

LES BULLETINS

du général MacArthur

Les communiqués de guerre du général MacArthur mentionnent toujours quelques pertes américaines, même si, en réalité, il n'y en a eu aucune ! MacArthur expliqua un jour à des correspondants de guerre la raison de ce paradoxe.

« Ce fait est dû à une expérience de mon père, le général Arthur MacArthur, il y a une cinquantaine d'années.

« Mon père combattait les Indiens. Un jour, ayant réussi à capturer un certain nombre d'entre eux, il voulut les convaincre de la nécessité de mettre bas les armes en leur révélant la puissance dont disposaient les blancs.

« Comme interprète, mon père employait encore Bill Hickock, le célèbre scout indien, déjà acquis à notre cause. Mon père chargea celui-ci d'expliquer aux chefs indiens les moyens de communications modernes, de leur décrire les nouvelles locomotives « alimentées au charbon et crachant des flammes » qui pouvaient traîner un convoi transportant un millier de blancs avec leurs chevaux.

« Les Indiens écoutèrent en silence, puis se regardèrent avec stupéfaction. Ils répondirent à Hickock enfin qu'ils ne le croyaient guère.

« Mon père chargea alors son interprète de leur parler des navires dont la vitesse était infiniment supérieure à leurs canoes et qui étaient aussi grands que des montagnes.

« Les Indiens répliquèrent qu'ils ne croyaient pas un traître mot de ce qui leur était raconté.

« Mon père fit une dernière tentative. Les Indiens étaient, à la rigueur, excusables de ne pouvoir imaginer une locomotive ou un bateau, mais ils devaient comprendre la transmission des signaux, art dans lequel ils étaient passés maîtres. Mon père songeait en ce moment au système Morse.

« — Bill, reprit-il, dis-leur qu'un soldat américain peut, en dix secondes, envoyer un message à un autre soldat éloigné d'une centaine de kilomètres.

« A ces paroles, Bill resta bouche bée. Puis, se reprenant, il répondit :

« — Je regrette, mon général, de ne pouvoir leur répéter cela, car, en toute sincérité, je ne le crois pas moi-même.

« Et voilà pourquoi, conclut le général MacArthur, dans mes bulletins j'inscris souvent des pertes imaginaires. **Je veux que nos ennemis nous croient les premiers et ne mettent jamais nos paroles en doute.** »

LES MANŒUVRES DE L'ARMÉE POLONAISE

L'armée polonaise dans le Moyen-Orient a exécuté de grandes manœuvres en présence du général Sosnkowski, commandant en chef des forces armées polonaises, que l'on voit ici en conversation avec le général Anders, commandant des troupes polonaises dans le Moyen-Orient. Ces manœuvres sont un prélude à l'entrée en action des troupes polonaises dont l'entraînement et l'équipement sont aujourd'hui complètement mis au point.

LE MEXIQUE

et la bataille qui se prépare

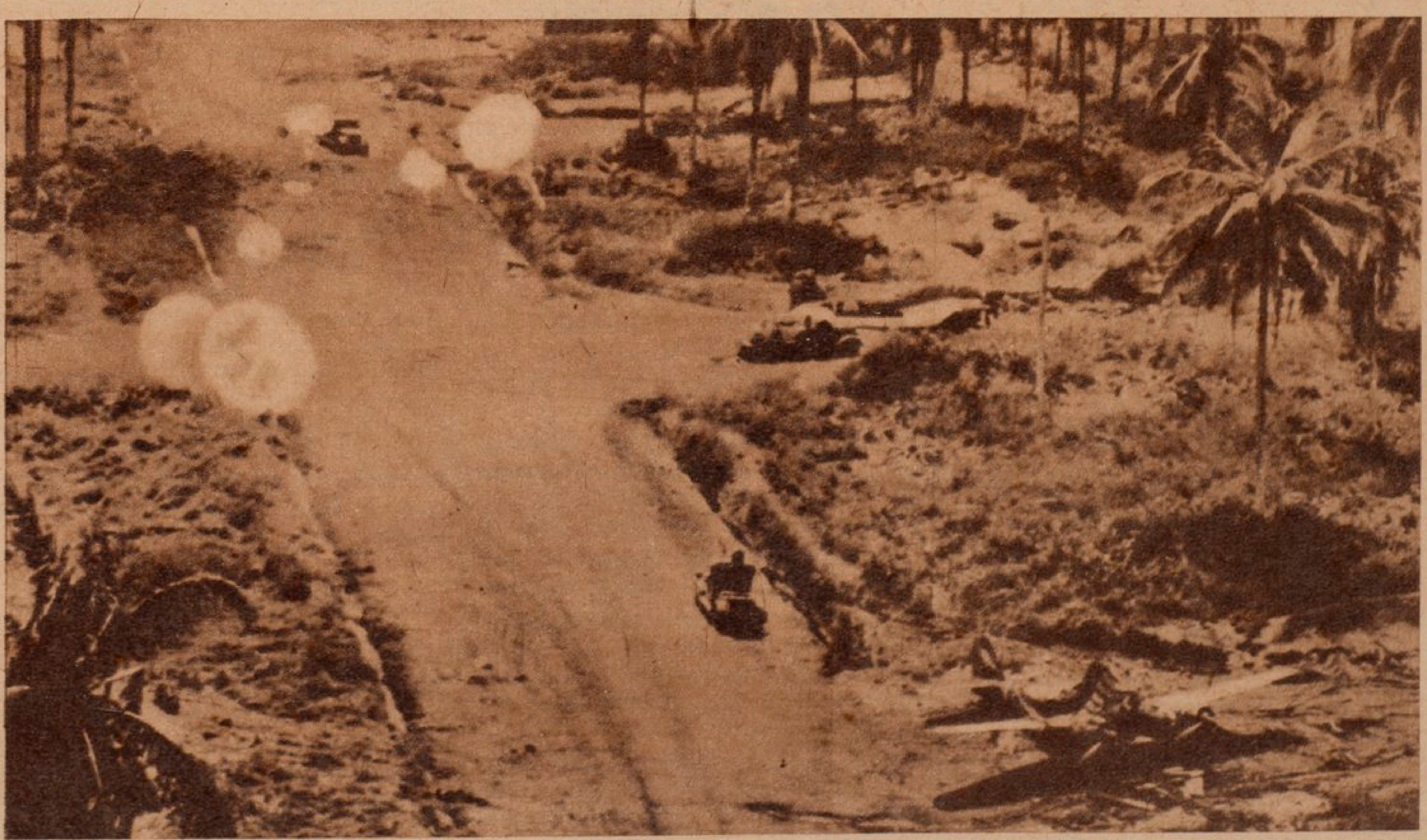
Quand il déclara la guerre aux puissances de l'Axe, en avril 1943, le Mexique ne disposait que d'une force militaire assez réduite. Grâce à l'intensification du recrutement, à l'entraînement et à l'augmentation des cadres, cette petite force est devenue une armée assez considérable.

Le « Colegio Militar », école où les cadets reçoivent leur enseignement technique, a été agrandi. Les études ont été réduites de trois à deux années seulement. Aujourd'hui, un millier d'officiers y sont entraînés en permanence.

Rappelons à ce propos que le « Colegio Militar » a été fondé en 1823, à la fin de la domination espagnole sur le Mexique. C'est l'Académie militaire la plus ancienne du continent américain — à l'exception toutefois de l'école de West Point, aux Etats-Unis, dont la fondation remonte à l'année 1802.

Le terrain montagneux du Mexique se prête à une seule méthode de guerre : la guérilla. Depuis la guerre de l'Indépendance jusqu'aux jours tumultueux de Pancho Villa, cette méthode a été la seule appliquée dans le pays. Aussi, chaque cadet — qu'il soit versé dans l'artillerie, l'infanterie ou la cavalerie — doit exceller avant tout dans l'équitation.

Les méthodes de guerre moderne n'ont pas été cependant négligées. La mécanisation a été introduite dans plusieurs services ; elle se poursuit à un rythme accéléré à mesure que les fournitures de guerre nécessaires arrivent des Etats-Unis.



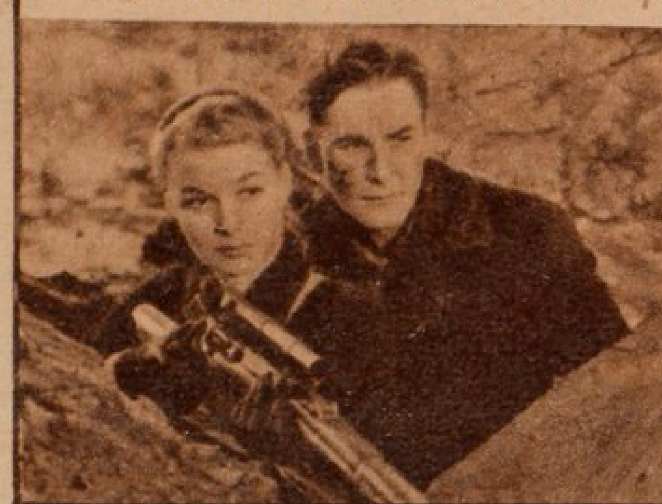
BOMBARDEMENT EN PARACHUTE

L'aviation américaine vient d'adopter une nouvelle tactique de bombardement en Nouvelle-Guinée en lançant des bombes en parachute. Comme certains raids sont effectués d'une très grande hauteur, les bombes pénètrent très profondément dans la terre et ne provoquent que peu de dommages. Le parachute fixé à la bombe — et qui s'ouvre automatiquement dès que celle-ci est lâchée — lui permet d'exploser à la surface du sol, causant de grands dommages à un très large rayon. Cette tactique qui a donné des résultats des plus efficaces permet également aux pilotes d'opérer d'une haute altitude. Cette photo saisissante montre quelques bombes parachutées au moment où elles atteignent le sol. Dans un coin, un avion a déjà été endommagé par une bombe précédemment tombée. Durant ce raid sur l'aérodrome japonais de Boram, en Nouvelle-Guinée, 50 avions ont été détruits et plusieurs autres endommagés grâce à cette tactique.











LES NAUFRAGES
n'auront plus soif

Il s'appelait Gordon Murray. Quand le bateau à bord duquel il remplissait les fonctions d'ingénieur en chef fut torpillé, il se retrouva dans une embarcation avec 22 autres membres de l'équipage.

Deux jours plus tard, la manque d'eau commença à se faire durement sentir. Gordon Murray se mit aussitôt à l'œuvre. A l'aide d'un bidon de pétrole vide, de deux tuyaux recourbés et d'une boîte en étain, il confectionna une sorte d'alambic. Le premier jour, l'ingénieur put distiller quelques gouttes d'eau pure, juste assez pour empêcher ses hommes de mourir. L'un d'eux succomba malgré tout à la soif.

Murray fit mettre les rames en pièces et s'en servit pour alimenter le feu sous le bidon rempli d'eau salée. Les hommes regardaient travailler l'ingénieur avec une angoisse mortelle. Dans ces mers du Sud, aux étendues immenses, tout espoir d'être rapidement repérés était futile. On devait patienter. Mais il fallait de l'eau : l'appareil allait-il fonctionner ?

Bientôt des gouttes d'eau pure jaillirent des tuyaux. On les recueillit précieusement dans des boîtes de conserve vides. Le second jour, l'alambic distilla un gallon d'eau. Le troisième jour, deux gallons. Le bois commença à manquer à nouveau. On brûla les banquettes et même l'appareil de radio. Le quatrième jour, l'appareil fournit 5 gallons d'eau pure. Les hommes étaient sauvés. Ils ne tardèrent d'ailleurs pas à être recueillis. De retour en Grande-Bretagne, Murray soumit son invention au ministère des Transports de guerre et à l'Amirauté. L'appareil fut examiné avec soin. Plusieurs suggestions avaient d'ailleurs été déjà présentées à ce sujet aux autorités par d'autres personnes. On ne peut par conséquent pas affirmer que l'appareil sur lequel se fixa le choix du gouvernement britannique soit l'invention de Murray seul. Mais celui-ci y contribua largement.

Plusieurs centaines d'appareils de distillation ont été déjà installés dans les embarcations de sauvetage des navires alliés. La production de ces appareils s'effectue aujourd'hui en masse. De dimensions réduites, ils ne coûtent que £ 14 pièce et fonctionnent au charbon. Les vingt briquettes de charbon dont est pourvue chaque embarcation — chaque briquette pesant 5 kilos — peuvent produire près de 1.000 gallons d'eau distillée.

> Il ne sert à rien, en politique, de rester à l'abri de sa tranchée ; il est plus utile de porter celle-ci en avant.
>
> DUC DE MORNY

Les Livres

LES DEUX CHAPELLES
par Mme Céline Axelos

Au fur et à mesure que nous tournons les pages de ce livre ornées d'émouvants dessins dus au crayon de M. Ch. Daillecourt et que nous lisons ces vers empreints de charme, nous nous sentons pris par un vibrant lyrisme.

Et l'esprit qui m'emplit ne m'a pas dit [pourquoi
Sanglote au fond des soirs cette inlassable voix
Qui me dicte les mots que, frissonnant, [je trace...

Et que son expression mesurée est heureuse ! Lisons ce poème dédié à « La Pensée » :

Immortelle, gravis les marches de ce [temple
Où règne la Beauté que seule tu con- [temples...

Ici nous sommes loin des petites querelles sur la rime. Si le vers de Céline Axelos est impeccable, c'est qu'elle aime l'harmonie, et lorsque, sans rime, elle l'obtient, nous aurions tort de nous plaindre. Ecoutons « Murmure » :

Ton amour est pour moi
Ce tout petit enfant
Que sur mon cœur tremblant
Je serre, émerveillée,
Je lui chante tout bas
Des chansons inventées
Pour lui et que nul,
Pas même toi, n'entend.

N'est-ce pas délicieux ? Pour ceux qui aiment la poésie, il est de grandes joies dans ce livre agréablement présenté par la Maison d'Editions Cosmopolis.

ALLER SANS RETOUR
(SUITE)

se moquât de lui. Il essaya de parler, mais ne put émettre un son.

La vieille dame, cependant, continuait indifférente à tout ce qui n'était pas son histoire.

— J'ai essayé une méthode beaucoup plus pratique : il s'agissait de percer à l'aide d'une épingle à chapeau le cœur d'un homme. Un matin, sur la plage du Touquet, j'aperçus un baigneur solitaire endormi sur le sable. Vous savez qu'il est très simple de manier une épingle à chapeau : on la tient comme le graveur tient son burin, entre l'index et le pouce, puis, avec la paume de la main, on l'implante dans le cœur. L'effet est foudroyant : mon jeune homme mourut presque sans changer de position. C'est à peine si je remarquai un léger tressaillement des jambes. Je laissai l'épingle dans le corps ; il n'y avait pas de sang. Rien de plus désagréable que le sang ! J'avoue que cette méthode est la plus pratique que je connaisse. Il ne me restait plus qu'à continuer ma promenade le long de la grève.

Elle sourit :

— Je n'ai même pas vu le visage du jeune homme.

Treeton la regarda avec stupéfaction :

— Mais..., commença-t-il.

Elle l'interrompit du geste :

— Je sais exactement ce que vous allez me dire : N'est-ce pas risqué ? Naturellement, il existe toujours une parcelle de risque ; mais dès qu'il n'y a pas de motif expliquant le meurtre, le danger est presque négligeable. Je puis vous assurer, d'ailleurs, que je prends toutes mes précautions.

C'était sans doute la plus terrible crise d'indigestion que Treeton eût jamais éprouvée. Des douleurs aiguës lui traversaient le corps. Il fut saisi d'épouvante. Cette femme était certainement folle et il fallait qu'il continuât à traiter toute l'aventure comme une bonne plaisanterie. Il eut un rire forcé et bredouilla :

— Si je vous prenais au sérieux, je devrais être terriblement inquiet. Il ne me resterait plus à croire, après de pareilles confidences, que vous avez décidé de m'éliminer du nombre des vivants, avant d'arriver à Euston.

La vieille dame lui sourit d'un air affectueux.

— Oh ! Mais c'est déjà fait. Ce sandwich que vous avez accepté...

Tout juste avant de perdre connaissance, Treeton l'entendit dire :

— Voyez-vous, vous allez jusqu'à Euston, mais moi je descends une gare avant.

(Adapté de l'anglais d'après une nouvelle de H.A. Brent)

SOLUTIONS

LES MOTS EN ECHELLE

CHARS
CHAIS
CHOIS
CROIS
CROIT
DROIT

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Karl Dane dans « La Grande Parade ».* 2. — *John Barrymore.* 3. — *Lionel Barrymore.* 4. — *Emil Jannings dans « Paul Ier de Russie ».*

DE QUI SONT CES MOTS ?

1. — *M. Edgeworth de Firmont.* 2. — *Néron.* 3. — *Caligula.* 4. — *César.* 5. — *Néron.* 6. — *Dupont de Nemours.*













PETIT PASSE-TEMPS

LES MOTS EN ECHELLE

Connaissez-vous les mots en échelle ? Voici en quoi ils consistent : vous partez d'un mot donné et il s'agit d'obtenir un autre mot situé au bas de « l'échelle », en ne changeant qu'une seule lettre d'un échelon à l'autre, en descendant. Voici un exemple : il s'agit de transformer VENT en NOIR.

V E N T
V O N T
V O I T
V O I R
N O I R

Comme de juste, chacun des « échelons » doit être en mot français usité.

Et maintenant que vous avez compris, essayez de construire le mot en échelle suivant :

C H A R S
. . . . .
. . . . .
. . . . .
. . . . .
D R O I T

SAVEZ-VOUS QUE...

- Bing Crosby est Colonel honoraire des Etats du Kentucky et du Texas, et Membre d'Honneur de la Tribu des Indiens Pieds-Noirs.
- Marlène Dietrich, Bing Crosby, Sylvia Sidney, Toby Wing sont philatélistes et possèdent d'importantes collections de timbres de tous les pays du monde.
- Gail Patrick est fanatique du golf d'appartement.
- Grace Bradley est fanatique de l'aviation et utilise constamment l'avion pour se rendre à sa propriété de la vallée de San Fernando.
- Harold Lloyd excelle au tennis et tient sa raquette indifféremment de la main droite ou de la main gauche.
- Ida Lupino, la charmante vedette de Paramount, collectionne... les pantoufles. Elle en possède plus de cent paires.

DELASSONS-NOUS...

POUR PAYER SES DETTES

Max doit 100 piastres à Paul, qui doit 100 piastres à Jacques, lequel doit 100 piastres à Max.

Ils ont chacun l'excellente intention d'acquitter la dette contractée, mais il manque en l'espèce un billet de 100 piastres.

A la fin, Max a une inspiration. Il va trouver un quatrième camarade, André, et lui emprunte 100 piastres.

Dès lors, les affaires vont s'arranger avec une simplicité déconcertante.

Max rembourse Paul. Paul rembourse Jacques. Jacques rembourse Max et Max rend à André le billet que ce dernier lui a prêté.

Voilà toutes les dettes annulées et tout le monde content.

Comme l'œuf de Christophe Colomb, c'est simple mais il fallait y penser !

DECOUVERTES CHIMIQUES DE JADIS

Si l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le mercure, le plomb et l'étain furent connus de toute antiquité, c'est seulement au cours des âges qu'on découvrit, peu à peu, d'autres métaux dont l'usage se répandit aussitôt.

Le zinc fut décrit déjà par Paracelse qui mourut en 1541 ; le platine fut découvert, en 1741, par Wood, essayeur à la Jamaïque ; le nickel fut trouvé par Cronstedt, en 1751 ; l'aluminium naquit en 1827.

D'autres découvertes chimiques se sont succédés sans arrêt. Il est intéressant d'en donner une liste approximative. Agricola, dans un traité qui parut en 1520, décrivit le bismuth ; Basile Valentin en fit de même de l'antimoine au XVe siècle. L'arsenic et le cobalt vinrent en 1633, le manganèse en 1774, le tungstène en 1781, le tellure en 1782, le molybdène en 1782, le titane en 1788, l'urane en 1789, le colombium en 1802, le palladium et le rhodium en 1803, l'iridium en 1803, de même que l'osmium ; en 1804 ce fut le cérium ; en 1807 le sodium et le potassium, le barium, le strontium et le calcium ; le magnésium fut trouvé en 1828, le vanadium en 1830, le cadmium en 1818 déjà bien qu'isolé plus tard.

DE QUI SONT CES MOTS ?

1. Fils de saint Louis, montez au ciel.
2. Je voudrais ne pas savoir écrire.
3. Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup.
4. Soldat, frappe au visage.
5. Attendez, pour me louer, que je l'aie mérité.
6. Périssent les colonies plutôt qu'un principe.

PHOTOS-DEVINETTES

Voici quatre expressions d'acteurs qui eurent leur heure de grande célébrité : 1. — Ce grand comédien se fit applaudir dans un célèbre film de guerre tourné au temps du muet. Les deux principales vedettes de ce film étaient John Gilbert et Renée Adorée. Quelques années plus tard, il mourait dans la misère. 2. — Cet acteur fut autrement célèbre. Il créa l'inoubliable silhouette de Don Juan. Son profil était justement célèbre. 3. — Frère aîné du précédent, cet acteur fait du cinéma depuis plus de 30 ans. Célèbre par ses rôles de composition. 4. — Ce fut le plus grand acteur du muet. Ces compositions étaient inoubliables. Nous ne l'avons pas vu depuis plus de dix ans, bien qu'il vive encore et continue de tourner. Cette photo le représente dans une de ses plus saisissantes créations.

SAGESSE

L'homme doit une grande partie de ses malheurs à ce qu'il ne sait pas rester dans sa chambre.

PASCAL

La vie est la dernière habitude qu'on veut perdre, parce que c'est la première qu'on a prise.

DUMAS FILS

On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais.

LA ROCHEFOUCAULD

Celui qui vous fait des rapports sur autrui, en fait à autrui sur vous.

MEANDRE

RIONS

Mot d'avare.

Un avare de province était à ses derniers moments.

Son frère, qui était bon catholique, lui demanda si, avant de mourir, il ne voulait pas fonder une messe.

L'avare réfléchit un instant.

Puis il dit :

— Non, mon frère, mais quand vous serez près de mourir, vous en fonderez, vous, une pour nous deux.

L'autre lui répondit :

— Mais si je vivais encore longtemps, vous resteriez trop en Purgatoire !

Le moribond hocha la tête tristement. Et prenant la main de son frère dans les siennes :

— Eh bien, j'attendrai, mon frère... soupira-t-il, oui, j'attendrai !

●

— Savez-vous seulement reconnaître le beurre de la margarine ?

— Parfaitement. J'enferme des rats avec les deux produits : ils mangent le beurre et il vous reste la margarine.

●

Deux Mexicains jouent aux cartes. L'un annonce :

— Moi, j'ai deux as. Et vous ?

— Moi, j'ai deux revolvers.

— Bon, vous avez gagné, voici l'argent.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)